LE

SITE DE TROIE

SELON M. LECHEVALIER

OU

SELON M. SCHLIEMANN

PAR M. GUSTAVE D'EICHTHAL

EXCURSION A TROIE

ET

AUX SOURCES DU MENDERÉ

PAR M. GEORGES PERROT

(*Extrait de l'Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France.* — Année 1874.)

PARIS

LIBRAIRIE DE DURAND, PEDONE-LAURIEL ET Cie

RUE CUJAS, 9

ET

MAISONNEUVE ET Cie, QUAI VOLTAIRE, 15

1875

Bibliothèque Maison de l'Orient

166332

LE

SITE DE TROIE

SELON LECHEVALIER

OU

SELON M. SCHLIEMANN

Les fouilles exécutées à Hissarlik par M. Schliemann, dans le cours des années 1871, 1872 et 1873, ont été un immense service rendu à la science, et d'unanimes témoignages sont venus récompenser de son dévouement le hardi et persévérant explorateur. Mais, à son œuvre d'excavation, M. Schliemann a voulu associer une thèse de critique historique. Selon lui le site d'Hissarlik, qui est incontestablement celui de l'Ilium d'Alexandre, de l'*Ilium novum* comme on est convenu de l'appeler, serait aussi le site de l'Ilium homérique. Cette revendication, dont les premiers auteurs sont les habitants mêmes de l'Ilium d'Alexandre, et que déjà Strabon combattait, a trouvé peu d'accueil auprès des

personnes bien informées, mais elle a produit une certaine impression sur le public ; elle a fait mettre en doute les conclusions auxquelles, depuis la mémorable exploration de Lechevalier, à la fin du siècle dernier, le monde savant s'était à peu près unanimement rallié. Les choses étant ainsi, nous avons pensé qu'il y aurait intérêt à reprendre la question, au moins sous ses aspects les plus importants, à rétablir les faits, et à en montrer de nouveau les conséquences. Nous eussions désiré voir un plus capable se charger de ce travail. Du moins nous sommes-nous efforcé de suppléer à ce qui nous manquait de science antérieure par l'étude et l'analyse attentive des documents que nous avons interrogés. Notre tentative a eu d'ailleurs pour conséquence de déterminer notre savant confrère, M. Georges Perrot, à tirer de son portefeuille, pour les communiquer à la Société, des notes écrites par lui en 1856, pendant une excursion faite avec son ami M. Heuzey au site de Troie et aux sources du Simoïs, alors que tous deux étaient membres de l'École d'Athènes. Ces notes, tracées au courant de la plume et sous l'impression du moment, non toutefois sans une étude consciencieuse des documents alors publiés, offrent un très-grand intérêt. Elles confirment clairement les conclusions des précédents explorateurs, et y ajoutent souvent de précieux détails. On le reconnaîtra en lisant, à la suite de notre travail, les Notes de M. Georges Perrot.

§ I.

De l'exploration de la plaine de Troie par M. Schliemann en 1867. — Le plateau de Bounarbachi et celui d'Hissarlik.

C'est dans l'ouvrage publié par lui en 1869, sous le titre *Ithaque, le Péloponnèse, Troie* (1), que M. Schliemann a entrepris de démontrer la prétendue identité d'Ilium novum

(1) 1 vol. in-8. Paris, Reinwald et C^ie^.

avec l'Ilion homérique et du site de l'ancienne Troie avec celui du village actuel d'Hissarlik. Son nouvel ouvrage sur les *Antiquités troyennes* (1) est spécialement consacré au compte rendu des fouilles exécutées par lui à Hissarlik. La question du site de la Troie homérique y est considérée comme chose jugée, du moins elle n'y est jamais discutée que d'une manière accidentelle. C'est donc à la publication de 1869 que nous devons principalement demander les raisons sur lesquelles l'auteur fonde l'opinion qu'il défend, opinion qui d'ailleurs a été son principal mobile dans l'œuvre qu'il a si heureusement accomplie.

En 1867, M. Schliemann, après avoir rapidement exploré l'île d'Ithaque, Corinthe, Mycènes, Argos, Tyrinthe, après avoir passé quelques jours à Athènes, voulut aussi visiter le théâtre de l'Iliade. Située à l'angle de la mer Égée et de l'Hellespont, bornée au nord par ce détroit, la plaine troyenne remonte vers le sud, entre deux branches de l'Ida, jusqu'à la base de cette montagne, à environ 14 kilomètres de l'Hellespont. Un petit fleuve torrentiel, le Menderé-sou (2), ou simplement le Menderé, traverse la plaine dans toute sa longueur; sortant d'une gorge de l'Ida au sud-est, il court se jeter dans l'Hellespont à peu de distance de la mer Égée, au nord-ouest. Depuis que Lechevalier en 1785 et 1786 visita cette plaine, et, avec la protection du comte de Choiseul et le concours de l'architecte Cassas, put l'explorer dans toute son étendue et en lever la carte, les voyageurs et les archéologues se sont, presque sans exception, accordés à placer le site de Troie au fond de la vallée, sur les premières pentes de l'Ida, à partir du mamelon sur lequel s'élève aujourd'hui le village de Bounarbachi. Au pied de

(1) *Antiquités troyennes. Rapport sur les fouilles de Troie*, par Henri Schliemann, traduit de l'allemand par Alexandre Rizos Rangabé. 1 vol. in-8. Paris, Maisonneuve et Cᵉ.

(2) Le mot *sou* désigne en turc un *cours d'eau*. Le nom de Menderé paraît être une corruption de celui de Scamandre. — Pour les détails géographiques contenus dans ce Mémoire, voyez la carte annexée.

cette colline se trouvent d'ailleurs des sources, dans lesquelles Lechevalier a cru, non sans raison, reconnaître les sources mêmes du Scamandre décrites par Homère. Au sommet du plateau de Balli-Dagh, qui fait suite à celui de Bounarbachi, sur un rocher escarpé, qui domine le cours du Menderé, il a également, et avec non moins de raison, cru reconnaître l'ancienne citadelle d'Ilion, la Pergame de Priam.

Nous entrerons tout à l'heure dans l'examen de ces questions ; mais, dès maintenant, nous pouvons remarquer combien toutes ces conditions réunies convenaient à l'assiette d'une puissante cité. Voisine à la fois de la mer Égée et de l'Hellespont, et cependant assez éloignée de leurs bords pour être à l'abri d'une de ces brusques agressions maritimes si fréquentes dans l'antiquité, adossée au massif de l'Ida, protégée à l'est et au nord par le cours du Menderé, ayant devant elle une plaine arrosée d'eaux abondantes, la ville assise sur le plateau de Bounarbachi devait trouver dans cette situation de merveilleux éléments de puissance et de richesse.

C'est à Bounarbachi, devenu le rendez-vous des visiteurs de la Troade, que le 7 avril 1867 arrivait M. Schliemann, débarqué le matin même au château des Dardanelles. Il y passa quatre jours, inspectant tous les lieux dans lesquels on a cru reconnaître soit les particularités géographiques, soit les monuments, indiqués par Homère. Quelques fouilles infructueuses essayées sur le plateau de Bounarbachi, d'autres considérations encore que nous examinerons plus tard, lui firent rejeter l'opinion commune, et chercher à une autre place les restes de la Troie homérique.

Cette place, nous le savons déjà, est le plateau d'Hissarlik, situé sur un des derniers mamelons de la branche nord-est de l'Ida, à peu de distance de l'Hellespont. C'est là que s'élevait autrefois la ville que Strabon, tout en lui contestant le droit de porter le nom qu'elle revendiquait, appelle l'*Ilion d'à présent*, l'*Ilion actuelle* (Ἴλιον ὃ νῦν ἔστι), et qui aujourd'hui, nous l'avons dit, est communément désignée

sous le nom de *Nouvelle Ilion* (*Ilium novum*) nom que M. Schliemann lui-même lui donne dans son premier ouvrage.

Fondée, à ce que nous apprend Strabon, par les rois de Lydie, par conséquent au huitième siècle avant notre ère, cette ville, ou plutôt cette bourgade, prétendait occuper l'emplacement de la Troie homérique ; les habitants se disaient les descendants des Troyens. Cependant, jusqu'à l'époque d'Alexandre, la nouvelle Ilion était demeurée obscure et ignorée. Dans le récit des événements dont la région voisine a été le théâtre, ni Hérodote, ni Thucydide, ne la mentionnent. La visite que fait Xerxès à la Pergame de Priam, dans sa marche de Sardes à l'Hellespont, s'applique, nous le montrerons plus loin, d'une manière toute naturelle à la Troie de Bounarbachi, nullement à celle d'Hissarlik (1). Mais après la bataille du Granique les choses changent de face. Alexandre victorieux, s'inspirant de son enthousiasme pour Homère, visite l'*Ilion actuelle*, laisse des ordres pour l'agrandir, l'enrichit de ses dons, lui accorde le titre de ville, veut qu'elle soit libre et exempte d'impôts. On éprouve, il faut le reconnaître, quelque difficulté à s'expliquer la conduite du conquérant macédonien, si vraiment l'*Ilion actuelle* n'était pas la même ville que la Troie homérique. Alexandre a-t-il donc pu se tromper de telle sorte, ou se laisser tromper, sur un fait si notoire, ce semble, et si facile à vérifier? Cependant on peut répondre que déjà, à cette époque, l'histoire homérique remontait à un passé lointain ; que déjà l'action du temps, les ravages de la nature et des hommes avaient obscurci les traditions, altéré la physionomie des lieux. Ce n'était d'ailleurs point chose rare dans l'antiquité que de voir une ville conserver son nom, et en quelque sorte son identité, tout en changeant de site et le plus souvent en descendant de la montagne dans la plaine. Strabon en fait la remarque (2);

(1) Voy. ci-dessous, p. 36.

(2) *Géogr.*, l. XIII, § 30. Dans l'Introduction à l'Atlas du *Voyage*

M. Schliemann lui-même n'a-t-il pas vu Corinthe, descendue autrefois de son acropole au bord du golfe, transportée de nos jours sur l'Isthme même, à 6 kilomètres de son antique emplacement, en un point plus salubre et non exposé aux ravages des tremblements de terre? Alexandre a fort bien pu saluer dans la nouvelle Ilion l'héritière, la continuatrice de l'ancienne, sans que pour cela il admît qu'elle s'élevait sur le même emplacement. Le nouveau site, au bord de l'Hellespont, se prêtait d'ailleurs bien mieux à ses projets de restauration. Quoi qu'il en soit, Lysimaque après lui continua son rôle de bienfaiteur à l'égard de la ville privilégiée. « Il l'entoura, dit Strabon, de murs qui forment un circuit d'environ 40 stades (5,800 mètres) et en augmenta la population en y appelant les habitants des anciennes villes circonvoisines, déjà fort maltraitées. L'*Ilion actuelle* n'était cependant encore qu'une très-petite ville à l'époque où les Romains passèrent pour la première fois en Asie, et chassèrent Antiochus le Grand de tous les pays endeçà du Taurus. Démétrius de Skepsis dit que très-jeune alors il visita Ilion, et qu'il y trouva l'entretien des maisons tellement négligé que les toits même n'étaient pas couverts de tuiles... Après cette époque, l'état de la ville s'améliora d'une manière remarquable; mais ensuite, dans la guerre contre Mithridate, les Romains, sous la conduite de Fimbria (1), un des généraux du parti de Marius, l'assiégèrent, la prirent et la ruinèrent de nouveau. De notre temps elle a reçu de grandes marques d'affection de César, qui voulut en cela imiter Alexandre. Il avait d'ailleurs pour favoriser

d'Anacharsis, Barbié du Bocage cite divers exemples d'une pareille translation.

(1) D'après saint Augustin, Tite-Live, Dion Cassius, Appien, cités par d'Ansse de Villoison dans la *Notice sur la Troade au temps du Bas-Empire* qu'il a communiquée à Lechevalier, Ilium fut alors détruit de fond en comble et la population massacrée. (Lechevalier, *Voyage dans la Troade,* ch. III, p. 118.) D'après Paul Orose, Sylla vainqueur de Fimbria, dans sa lutte contre le parti de Marius, avait été le premier à reconstruire Ilium (*Ibid.*, p. 119).

les Iliens le motif de sa parenté avec eux, beaucoup mieux établie que celle du monarque macédonien... Il assigna des terres à la ville des Iliens, leur conserva leurs libertés, et les exempta de toute espèce de contributions, avantages qu'ils gardent encore aujourd'hui (1). »

Florissante sous les Césars, Ilium devint, après la conversion de l'empire au christianisme, un évêché chrétien. La notice de Villoison, mentionnée au bas de cette page, donne les noms de plusieurs évêques qui figurèrent dans les conciles de Nicée, de Sardique, de Chalcédoine, du *Synodus romana*, enfin du second concile de Constantinople, en 553. On ne connaît pas d'une manière certaine l'époque où elle cessa d'exister (2).

Telle est, en abrégé, l'histoire de la ville vers le site de laquelle M. Schliemann allait se diriger avec la confiance d'y retrouver les restes de l'ancienne Troie. Le 14 août, de grand matin, il quittait Bounarbachi accompagné d'un guide et de cinq ouvriers et s'acheminait vers Hissarlik en suivant le lit, alors à peu près à sec, du Menderé.

Arrivé au confluent du fleuve avec le Kimar-sou (l'ancien Thymbrius), petit cours d'eau torrentiel qui vient des collines de l'Ida à l'est, M. Schliemann le remonta jusqu'à la ferme de Batak (3), à la distance d'un kilomètre environ. « Cette ferme, dit-il, occupe l'emplacement de l'ancienne ville de Thymbra et le site du temple d'Apollon Thymbrien. Une inscription en l'honneur de ce dieu, que le docteur Hunt y a mise au jour (1864), ne laisse pas de doute à cet égard (4). »

(1) *Géogr.*, l. XIII, § 32 et 33.

(2) Dans ses *Antiquités troyennes*, M. Schliemann déclare « rétracter entièrement l'opinion précédemment émise par lui, qu'*Ilion aurait été habitée jusqu'au neuvième siècle après J.-C.* Il pense, au contraire, que, depuis la fin du quatrième siècle, son emplacement a été complétement abandonné, et est resté inhabité jusqu'à nos jours. Il avait été trompé par les affirmations de Frank Calvert ». (Ch. XXII, p. 281.)

(3) Tel est le nom adopté par M. Schliemann. Forchhammer écrit ce nom *Baluk*, forme que nous avons conservée dans notre carte.

(4) Dans son nouvel ouvrage, M. Schliemann fournit sur ce point

En reprenant sa marche vers le nord-est, M. Schliemann arrive au Djudan, grand marais alimenté par les sources qui jaillissent des collines de l'Ida, vers l'est, et par les débordements du Kimar-sou. Deux cours d'eau en sortent, le Kalifatli Osmak et le Pacha-tepé-Osmak, et, après s'être réunis en un seul lit au-dessus de Kalifatli, se jettent par deux bras dans l'Hellespont, à moins d'un kilomètre de l'embouchure du Menderé (1).

De Thymbra à Ilium novum, il y a deux heures de marche, ce qui correspond assez bien aux 50 stades (soit 9,250 mètres) indiqués par Strabon. « Vers dix heures du matin, dit M. Schliemann, nous arrivâmes à un vaste terrain élevé, jonché de tessons et de débris de marbre sculpté. Quatre colonnes de marbre isolées, à moitié enfoncées dans le sol, indiquaient l'emplacement d'un grand temple. La vaste étendue du champ parsemé de débris ne permettait pas de douter que nous ne fussions sur l'emplacement d'une grande ville, jadis florissante. En effet, nous marchions sur les ruines d'Ilium novum, appelé aujourd'hui Hissarlik.

de nouveaux renseignements : « A une demi-heure à gauche de Bounarbachi, est la belle campagne de Batak, qui a une étendue de 5000 acres carrés. Elle appartient à Frédéric Calvert, et a changé aujourd'hui son nom contre celui de Thymbria. Ce nom lui revient à juste titre ; car non-seulement elle est traversée par la rivière Thymbrios (le Kimar-sou), mais elle comprend aussi tout l'emplacement de l'ancienne ville de Thymbria, avec son temple d'Apollon, dans les ruines duquel le frère du propriétaire, Frank Calvert, a fait des fouilles qui ont mis à découvert plusieurs inscriptions fort importantes, entre autres un inventaire des effets consacrés au temple. » (*Antiquités troyennes*, II, p. 15.)

Lechevalier et ses successeurs immédiats identifiaient encore l'ancien Thymbrios avec le Dumbrek-sou, autre petit cours d'eau torrentiel, qu court parallèlement au Kimar-sou, plus au nord, de l'autre côté d'Hissarlik. M. de Choiseul avait deviné l'erreur et l'a signalée. (*Voyage pittoresque dans l'empire ottoman*, t. III, p. 101.)

(1) L'ensemble des hauteurs que M. Schliemann vient de parcourir correspond bien au Callicolone (la belle colline) de l'Iliade, soit par la nature du paysage, soit par sa proximité avec l'emplacement probable de Troie.

« Après avoir marché pendant une demi-heure sur ce terrain, nous arrivâmes à une colline d'une quarantaine de mètres de haut, qui descend au nord perpendiculairement dans la plaine, et qui est d'environ 20 mètres plus élevée que le dos de la chaîne montagneuse dont elle forme l'extrémité.

« Le sommet de cette colline est un plateau carré et uni de 233 mètres de long sur autant de large. Par des fosses, que l'ingénieux Frank Calvert a pratiquées dans cette colline, il a reconnu qu'elle est en grande partie artificielle, et qu'elle a été formée par les ruines et les débris des temples et des palais qui s'y sont succédé pendant de longs siècles. En faisant une petite fouille sur le sommet de l'est, il a mis au jour une partie d'un grand bâtiment, palais ou temple, construit de grandes pierres de taille posées l'une sur l'autre sans ciment. Le peu qu'on voit du bâtiment ne permet pas de douter qu'il n'ait de grandes proportions et qu'il ne soit exécuté avec un art parfait.

« Après avoir attentivement examiné à deux reprises (1) toute la plaine de Troie, je partage pleinement la conviction du savant Frank Calvert, que le haut plateau d'Hissarlik est l'emplacement de l'ancienne Troie, et que la susdite colline est le site de sa Pergame. Je me trouve ainsi en désaccord avec Lechevalier, *Voyage de la Troade*, Paris, 1802; Rennel, *Observations on the Topography of the plain of Troy*, London, 1814; P. W. Forchhammer, *In the Journal of the royal geographical Society*, t. XII; Mauduit, *Découvertes dans la Troade*, Paris-Londres, 1840; Welcker, *Kleine Schriften;* Texier, *Description de l'Asie Mineure;* Choiseul-Gouffier, *Voyage pittoresque en Grèce*, 1820; Nicolaïdès, *Topographie et stratégie de l'Iliade*, Paris, 1867; qui tous placent l'ancienne Troie sur les hauteurs de Bounarbachi. Je suis également en désaccord avec Clarke et Barker Webb, Paris, 1844, qui la placent sur la colline de Chiblak, à l'est

(1) Après cette première station à Hissarlik, M. Schliemann raconte qu'il y est revenu quelques jours plus tard. C'est à cette seconde visite que fait allusion l'expression *à deux reprises*.

d'Ilium novum, dans la montagne. Mais je suis en parfait accord avec C. Mac Laren, *Dissertation on the Topography of the trojan war*, Edinburgh, 1822, et avec Ecken-Brecher, *im Rheinischen Museum* N. F. 2. *Jahrgang*, qui reconnaissent l'identité d'Hissarlik avec l'emplacement de Troie (1). »

La conviction de M. Schliemann s'était si bien formée et fixée à l'aspect des ruines d'Ilium novum, que toute vérification lui parut désormais superflue. Il renvoya, sans qu'un coup de pioche eût été donné, les cinq ouvriers qu'il avait amenés avec lui. Deux chapitres de son livre sont cependant encore consacrés à l'examen des faits qui lui paraissent justifier l'opinion qu'il avait dès lors adoptée. Nous aurons à examiner ses arguments, au moins sur les points qui ont une importance réelle, et nous verrons en même temps si le résultat des fouilles ultérieurement exécutées par lui justifie ou non l'idée au nom de laquelle elles ont été entreprises. Mais, avant d'aborder ces questions délicates, nous devons nécessairement faire ce que n'a pas fait M. Schliemann : nous devons rappeler en peu de mots les découvertes et les considérations qui ont déterminé Lechevalier, et après lui tant d'hommes éminents, à placer sur le plateau de Bounarbachi le site de la Troie homérique.

§ II.

Le voyage dans la Troade de Lechevalier.

C'est bien à Lechevalier qu'appartient l'honneur d'avoir le premier, dans les années 1785 et 1786, reconnu et déterminé le véritable emplacement de Troie. Avant lui, d'illustres voyageurs anglais, lady Montague, Pocoke, Chandler, dont il a, dans un chapitre de son livre, résumé les travaux, avaient visité la plaine troyenne, donné une idée générale de sa topographie, reconnu les *tumuli* qui la bordent ou qu'elle renferme ; mais aucun n'avait levé la carte de la

(1) *Ithaque*, etc., ch. XVII, p. 176.

plaine, aucun n'avait déterminé l'emplacement de Troie. C'est Lechevalier qui a rendu à la science ce double service. Toutefois, pour être justes, nous ne pouvons, dans l'expression de notre reconnaissance, séparer de son nom celui de Choiseul-Gouffier, alors ambassadeur de France à Constantinople, dont la protection et le concours lui permirent d'accomplir son œuvre; ni le nom de l'abbé Barthélemy, qui, après avoir été le précepteur de Choiseul et lui avoir inspiré l'amour de la Grèce et le désir de la visiter, ne cessa de l'aider, pendant ses voyages, de sa science et de ses conseils; nous ne pouvons enfin oublier la France elle-même, qui à cette époque, par son ambassadeur à Constantinople ainsi que par les savants, les artistes, les ingénieurs groupés autour de lui, inaugurait ce travail d'exploration et de restauration du monde méditerranéen, que depuis elle a continué sans interruption. A partir de ce moment, en effet, l'Italie, la Grèce, l'Asie Mineure, la Palestine, la Mésopotamie, l'Égypte, l'Afrique, n'ont cessé d'être visitées, explorées par ses voyageurs, par ses commissions scientifiques, par les membres de ses académies et de ses écoles; sur la liste des archéologues français, une série de noms dignes de mémoire sont venus s'ajouter à ceux des Barthélemy, des Choiseul, des Lechevalier.

Mais revenons à celui-ci et à son livre. Lui-même en a donné, à peu de distance, deux éditions (1). La première (1 vol. in-8°) parut à Paris en 1800, après que la fin de la tempête révolutionnaire eut permis à l'auteur de rentrer dans sa patrie. La seconde fut publiée également à Paris deux ans plus tard, en trois vol. in-8°. Mais le troisième volume est entièrement rempli par la traduction de deux mémoires du voyageur anglais Morritt qui confirment les découvertes et les conclusions de Lechevalier, et une partie du premier volume donne le récit, jusque-là inédit, du

(1) Elles avaient été précédées d'une simple dissertation sur la plaine de Troie, publiée en français dans les mémoires de la Société royale d'Édimbourg.

voyage de l'auteur de Venise au cap Lectum. A part une analyse et une critique de la dissertation de Bryant sur la guerre de Troie, ajoutées dans le second volume, et quelques minimes corrections de détail, le texte relatif à la Troade est le même dans les deux éditions. Nos citations, faites d'après la première, seront facilement vérifiables dans la seconde, moyennant l'indication des chapitres que nous avons toujours eu soin de donner.

L'auteur était à Venise au mois d'août 1785, lorsque le départ du chevalier Zuliani, nommé baile de la république auprès de la Porte-Ottomane, lui fournit l'occasion qu'il attendait de faire le voyage de Grèce. Après avoir navigué avec le baile jusqu'au cap Colonne, il le quitta pour visiter Athènes et une partie du continent hellénique. Cette excursion accomplie, il revint s'embarquer au Pirée, avec l'intention d'aller directement chercher à l'entrée de l'Hellespont la plaine de Troie « que depuis longtemps il avait fixée, dit-il, comme devant être le principal objet de ses observations». Mais les vents contraires le jetèrent successivement dans plusieurs îles de la mer Égée, et en dernier lieu dans celle de Mytilène. Vers la fin de novembre 1785, il gagna le cap Baba (cap Lectum des anciens), à l'extrémité du golfe d'Adramiti, sur la mer Égée. De là il se rendit aux ruines d'Alexandria-Troas, et, après les avoir visitées, s'achemina vers la plaine de Troie, à travers la chaîne de collines qui, se détachant de l'Ida, bordent le littoral. Sur l'une de ces collines s'élève le vaste tumulus que les voyageurs ont désigné, les uns sous le nom de tombeau d'Æsyétès, les autres sous le nom de tombeau d'Ilus, et Lechevalier décrit avec un véritable enthousiasme le panorama qui s'offrit à sa vue du haut de ce cône aplati. M. Didot, M. Forchhammer, qui ont eu sous les yeux le même spectacle, dépeignent en termes tout semblables l'impression qu'ils ont ressentie.

« Pénétré de tout ce qui avait été écrit sur cette plaine célèbre, dit Lechevalier, guidé par les excellentes descrip-

tions du docteur Pococke et de son savant compatriote le docteur Chandler, mais rempli surtout d'admiration pour l'exactitude d'Homère, que j'avais eu tant de fois l'occasion de vérifier sur le continent et dans les îles de la Grèce, j'arrivais dans la plaine de Troie avec cette instruction préliminaire dont est pourvu tout voyageur quand il entreprend de donner le tableau d'un pays classique. Cependant il fallait faire un choix dans cette foule d'autorités anciennes et modernes, souvent opposées entre elles, souvent contraires à Homère. Il n'y avait qu'un moyen, c'était de comparer Homère avec la nature que j'avais sous les yeux, et de marcher dans la plaine de Troie l'Iliade à la main. C'est ce que je fis dans ce premier voyage; c'est ce que j'ai fait encore dans ceux qui l'ont suivi (1). »

Dans ce premier voyage, Lechevalier paraît s'être borné à une reconnaissance sommaire de la plaine de Troie. Arrivé à Constantinople, ses récits n'y trouvèrent que des auditeurs pour la plupart fort incrédules. Cependant l'ambassadeur de France, pénétré de l'importance d'une pareille exploration, cédant d'ailleurs aux instances des ingénieurs et des artistes français dont il était alors environné, se décida à renvoyer Lechevalier dans la Troade, en lui adjoignant, pour lever la carte de la plaine et en dessiner les monuments, l'architecte Cassas, tout récemment revenu de Palmyre avec un riche portefeuille et une intéressante collection d'antiquités et de médailles. Les deux voyageurs arrivèrent le 11 septembre 1786 au cap Sigée, et c'est à leur coopération que sont dues les recherches qui fixèrent définitivement l'emplacement de Troie.

« Quand nous revînmes à Constantinople, dit Lechevalier, la vue de notre carte soigneusement dessinée, sur laquelle on distinguait les monuments et les fleuves de la plaine de Troie, avec leurs noms anciens et modernes, commença à diminuer le nombre des incrédules. Des hommes éclairés de différentes nations, qui étaient alors à Constantinople,

(1) *Voyage dans la Troade.* Première partie, ch. III, p. 17.

rendirent justice à nos premiers travaux, et s'empressèrent de les faire connaître à l'Europe.

« Les Grecs lettrés de Constantinople, qui sont plus nombreux qu'on ne le croit parmi nous, n'apprirent pas sans un grand intérêt qu'on avait ressuscité les cendres de leurs guerriers... L'ambassadeur Choiseul se décida alors à s'assurer par lui-même de la vérité des faits. Il se transporta dans la Troade, accompagné des capitaines Truguet, Demarest, et du drogman Deval; je leur servis de guide, et ils revinrent tous convaincus de l'authenticité de ces monuments, qu'ils avaient si longtemps regardés comme fabuleux (1). » Le monde savant européen ne tarda pas à se laisser gagner à cette conviction, et Lechevalier a pu consacrer tout un chapitre de sa narration à raconter le bon accueil que sa découverte et lui-même reçurent en Écosse, en Angleterre et en Allemagne, alors qu'après son retour en Europe les mauvais jours de la révolution le tenaient encore éloigné de la terre natale (2).

« Fort maintenant, dit l'auteur, du suffrage des universités d'Édimbourg et de Göttingue, fort de l'opinion de Dalzel, de Heyne et d'une foule de voyageurs respectables de différentes nations de l'Europe, je ne craindrai point d'assurer que la plaine de Troie n'a point changé de face depuis le siècle d'Homère ; que les promontoires, les fleuves, les vallées, les collines, les sources et les tombeaux des guerriers se voient encore, quoi qu'en ait pu dire le docteur Wood, aux mêmes lieux où ce grand poëte les a placés. Et s'il y a quelque mérite à avoir arraché ces précieux restes de l'antiquité à l'oubli où ils étaient plongés, je le réclame exclusivement pour Cassas et pour moi. Mais, en nous appropriant ainsi ces découvertes, la reconnaissance nous fait un devoir de rendre hommage au zèle éclairé de l'ambassadeur qui protégea nos travaux (3). »

(1) *Voyage dans la Troade.* Première partie, ch. VI, p. 39.
(2) *Voyage dans la Troade.* Première partie, ch. VII.
(3) *Voyage dans la Troade.* Première partie, ch. IV, p. 26.

Les faits justifient également et la revendication de Lechevalier et l'hommage de reconnaissance adressé par lui au comte de Choiseul. Celui-ci a même eu le mérite d'ajouter quelques perfectionnements heureux aux travaux de ses protégés. Pendant que Lechevalier, après son retour à Constantinople, occupait en Moldavie, auprès de l'hospodar Maurocordato, un poste de confiance qu'avait obtenu pour lui M. de Choiseul, celui-ci faisait rectifier par l'ingénieur Kauffer la carte de la Troade, faisait fouiller le tombeau d'Achille, etc. Dans une lettre adressée à Lechevalier, il l'entretient de ces détails. L'ambassadeur et son client semblent à ce moment dans les meilleurs rapports. Malheureusement la révolution, en brisant la carrière de M. de Choiseul et lui enlevant sa fortune, aigrit son caractère, et on a le regret de le voir plus tard, cédant à un triste sentiment de jalousie, tout faire, non-seulement pour amoindrir, mais encore pour supprimer complétement le rôle de Lechevalier dans l'exploration de la plaine troyenne, et s'en attribuer à lui-même tout le mérite. Dans son livre, comme l'a remarqué Mauduit (1), le nom de Lechevalier n'est pas une seule fois prononcé. Mais le public n'a pas été le complice de cette injustice, et les titres de Lechevalier sont aujourd'hui pleinement reconnus.

Après avoir, dans la première partie de son livre, fait l'histoire succincte de ses découvertes, et s'être ainsi efforcé d'éveiller l'attention et de gagner la confiance de ses lecteurs, Lechevalier, dans la seconde partie, entreprend de tracer le tableau de la plaine de Troie d'après Homère et les auteurs anciens et modernes. Dans la troisième partie, il trace le même tableau d'après ses propres observations.

Telle est à peu près la marche que s'imposait déjà Strabon dans son étude sur la Troade (2), et c'est en effet celle qu'indique la nature même du sujet. La Troie qu'il s'agit

(1) Voyez Mauduit, *Découvertes dans la Troade*, p. 13.
(2) Voy. *Géogr.*, l. XIII, § 1.

de retrouver est la Troie homérique, la ville de Priam; et à moins que l'on ne soit décidé à considérer cette Troie comme fabuleuse, hypothèse dont pour notre part nous ne pensons pas qu'il y ait lieu de s'occuper, ou bien, à moins que l'on ne veuille mettre ici en doute l'exactitude tant célébrée d'Homère 1) dans ses descriptions géographiques, il est évident que le problème se réduit à établir la concordance entre la disposition des lieux bien étudiée et le texte d'Homère bien compris.

Difficile pour l'explorateur moderne, ce problème l'était bien plus encore pour Strabon et les hommes de son époque. Ils n'avaient ni nos moyens de communications rapides et sûrs, ni les méthodes et les instruments qui rendent pour nous si faciles les relevés géodésiques, ni même le secours si précieux de notre critique scientifique. Au temps de Strabon, lui-même nous l'apprend (2), « la Troade n'était plus qu'un désert couvert de ruines. » Ce désert, Strabon ne l'avait pas visité. L'écrivain auquel il semble avoir emprunté la plupart de ses renseignements, Démétrius de Skepsis, ne connaissait lui-même le pays que très-imparfaitement; faute de facilités suffisantes, la Troade n'avait pu être convenablement explorée. Lechevalier, lorsqu'il accomplit son voyage, était mieux partagé. Il avait à son service, au moins dans une grande mesure, les ressources de la civilisation et de la science modernes. C'est à cette bonne fortune, non moins qu'à son activité et à sa clairvoyance, qu'il a dû la réussite de son entreprise; c'est grâce à ces avantages qu'il a pu, comme lui-même le dit, « marchant dans la plaine de Troie l'Iliade à la main et comparant sans cesse Homère avec la nature, » arriver à ce qui, dès l'origine, avait été le but principal de son voyage, « la détermination du site de Troie. »

Les découvertes de Lechevalier ont d'ailleurs été com-

(1) Strabon appelle Homère « le prince des géographes ».
(2) *Géogr.*, l. XIII, § 1.

plétées par les observations et les recherches des voyageurs et des archéologues qui ont continué son œuvre. Tout en suivant la trace de celui qui a ouvert la route, nous ne perdrons pas de vue ceux qui sont venus après lui; nous nous aiderons des renseignements qu'ils pourront nous fournir. Choiseul-Gouffier (1), Mauduit (2), Ambr. Firmin-Didot (3),

(1) *Voyage pittoresque en Grèce*, par le comte de Choiseul-Gouffier. 2 vol. in-fol. et atlas. Paris, 1782-1809. Cette dernière date n'est applicable, en réalité, qu'à la première partie du second volume; la publication n'en fut achevée qu'en 1820, trois ans après la mort de l'auteur. Une nouvelle édition a paru en 1842, sous le titre : *Voyage pittoresque dans l'empire ottoman, en Grèce, dans la Troade, seconde édition, augmentée de notices historiques, d'après les voyageurs modernes les plus célèbres, et rédigée avec le concours et les observations de M. Hase et de M. Miller.* 4 vol. in-8. On y a joint l'ancien atlas.

(2) *Découvertes en Troade*, par Mauduit. 1 vol. in-4, avec cartes. Paris, 1840. Le voyage de Mauduit remonte à 1811; mais un enchaînement de circonstances, que l'auteur explique dans sa préface, lui fit ajourner pendant près de trente ans la publication de son Mémoire. Architecte distingué, Mauduit était au service de l'empereur de Russie Alexandre Ier, lorsque l'approche de la guerre avec la France le détermina à résigner ses fonctions. Avant de rentrer en France, il voulut visiter l'empire ottoman et vérifier dans la Troade les découvertes de Lechevalier. Son coup d'œil d'architecte lui fit reconnaître dans l'acropole de Balli-Dagh, et dans le canal et les bassins de Bounarbachi, d'importants détails, qui avaient échappé à son prédécesseur; il les a relevés dans une carte spéciale, jointe á son Mémoire, et qui offre un grand intérêt. Sa carte générale de la Troade est, comme il le déclare lui-même, empruntée à l'atlas de Choiseul-Gouffier.

(3) *Notes d'un voyage fait dans le Levant en* 1816 *et* 1817, par Ambroise Firmin-Didot. 1 vol. in-8. Paris, 18... Ces notes n'avaient point été destinées à la publicité et l'auteur ne se décida à les faire paraître que dans l'intérêt de la cause grecque, lorsqu'eut éclaté la guerre de l'émancipation. Dans la partie relative à la Troade, M. Didot confirme les observations et les conclusions de Lechevalier sur l'acropole et sur le terrain environnant, qu'il a eu le mérite de bien lire et de bien comprendre; il a d'ailleurs reconnu au moins en partie les restes et les vestiges de construction, que Mauduit avait vus avant lui, mais dont il n'a donné la description que plus tard.

Forchhammer (1), Nicolaïdès (2), sont ceux que nous avons particulièrement consultés. On les trouvera souvent cités dans notre travail.

(1) *Topographische und physiographische Beschreibung der Ebene von Troja* (*Description topographique et physiographique de la plaine de Troie*), par le Dr P. W. Forchhammer, professeur titulaire à l'Université de Kiel. 1 vol. in-4 de 30 pages, avec une carte de la plaine de Troie. Kiel, 1850. Ce travail avait été précédemment publié en anglais dans le tome XII des mémoires de la Société géographique de Londres (1842), avec une carte dessinée par Arrowsmith, d'après les relevés du lieutenant Spratt et de Forchhammer. La publication du texte allemand fut différée jusqu'au moment où l'auteur pût faire graver la même carte sur une beaucoup plus grande échelle. Dans son introduction, le Dr Forchhammer nous donne, sur la composition de son Mémoire et de la carte qui l'accompagne, des détails pleins d'intérêt que nous croyons devoir reproduire en les abrégeant.

Dans l'été de 1839, le professeur Forchhammer rejoignit au Pirée, comme cela avait été convenu, le capitaine Graves, de la marine royale d'Angleterre, commandant *le Beacon* et chargé, par l'amirauté, d'opérations hydrographiques dans la mer Égée. Le capitaine Graves désirait aussi faire relever cette plaine de la Troade, à laquelle s'attache l'intérêt du monde entier, et pour ce travail il avait accepté le concours du professeur Forchhammer, notamment au point de vue de la comparaison des lieux avec le texte homérique. Le levé de la carte fut confié au jeune enseigne (*mate*) Spratt, et un parfait accord s'établit entre lui et le professeur. « Grâce à cette bonne entente, dit M. Forchhammer, chaque détail qui me parut avoir quelque importance pour l'étude de l'antiquité fut noté avec le plus grand soin, et porté sur le papier. C'est ainsi qu'a pu être obtenue une carte de la plaine de Troie, tellement exacte et détaillée, que, pour aucune contrée de l'antiquité classique, il n'en existe qui lui soit comparable : chaque sentier, le lit de chaque cours d'eau, depuis son commencement jusqu'à son embouchure, s'y trouvent minutieusement retracés. » Cette carte nous a paru complètement mériter l'éloge qu'en fait l'auteur. Celle que nous annexons à ce mémoire, à part quelques détails, en est une réduction.

(2) *Topographie et stratégie de l'Iliade*, par M. G. Nicolaïdès (de l'île de Crète), 1 vol. in-8. Paris, 1867. « Malgré l'admiration dont l'Iliade a été l'objet depuis tant de siècles, dit M. Nicolaïdès au début de son livre, une des qualités les plus éminentes de ce poëme est restée inappréciée jusqu'ici. Comme cela était naturel, la gloire du

§ III.

La topographie de la plaine troyenne, d'après Homère.

Le premier chapitre de la deuxième partie du *Voyage dans la Troade* a pour titre : *La plaine de Troie suivant*

poëte a éclipsé le mérite du stratégiste.... Il est indubitable qu'après l'époque de Pisistrate et de Solon, époque à laquelle les poëmes homériques furent, dit-on, réunis et coordonnés, la Grèce ne comprenait plus le plan stratégique de l'Iliade. Comme preuve de mon assertion, j'indiquerai les divisions arbitraires imposées à l'Iliade, les titres de ces divisions, et enfin la place erronée qu'occupe dans le *Catalogue* (dénombrement de l'armée grecque) le corps de Protésilas. D'après les mouvements des combattants, les guerriers et les navires de Protésilas devraient se trouver à côté de ceux des Locriens, à l'aile droite du camp grec ; dans le Catalogue ils sont placés à l'aile gauche, après le corps de l'Argos pélasgique. »

Avant M. Nicolaïdès, Lechevalier (peut-être d'après de plus anciens auteurs), avait compris et signalé le Catalogue, comme représentant l'ordre de bataille des Grecs ; il avait également indiqué la série des batailles dans lesquelles se résume la principale action du poëme. Mais il n'avait pas apporté au Catalogue la correction essentielle qu'y a introduite M. Nicolaïdès, et qui est le point saillant de son œuvre. Grâce à cette rectification, M. Nicolaïdès a pu donner des batailles de l'Iliade une description et une carte qui en facilitent singulièrement l'intelligence au lecteur.

Son livre contient également des observations très-judicieuses sur la topographie de l'Iliade. Toutefois nous sommes obligés de constater que, sur un point capital, l'identification des cours d'eau actuels avec le Simoïs et le Scamandre, M. Nicolaïdès a commis une grave méprise. Il n'a pas admis ce que Lechevalier et M. de Choiseul ont si bien démontré, que la petite rivière de Bounarbachi était l'ancien Scamandre, et sous ce nom se réunissait autrefois au Simoïs, à peu de distance et à peu près en face de Troie. A partir de ce confluent, les deux cours d'eau, réunis dans le lit du Menderé actuel, portaient en commun le nom de Scamandre. La partie du Menderé, supérieure à ce confluent, était le Simoïs. M. Nicolaïdès a prétendu que la petite rivière de Bounarbachi n'avait rien à faire avec l'Iliade, que le Menderé, dans son cours entier, représentait le Scamandre et qu'il

Homère, et les batailles de l'Iliade expliquées. Nous laissons de côté ce dernier sujet, qui ne nous intéresse qu'indirectement et qui d'ailleurs a été traité depuis, d'une façon toute neuve, par M. Nicolaïdès (1). Nous ne nous occuperons pas non plus des tombeaux ou *tumuli* situés soit aux extrémités, soit au milieu de la plaine, parce que jusqu'ici ils n'ont pu être identifiés d'une manière certaine avec ceux que mentionne Homère : tombeaux d'Achille, de Patrocle, d'Ajax, d'Hector, d'Ilus, d'Æsyétès, et par suite ne peuvent fournir pour la topographie de la plaine des repères assurés. Nous nous attacherons exclusivement aux détails topographiques dont l'importance est décisive pour la solution de la question.

Le premier point à fixer dans la topographie homérique est la position du camp des Grecs, et voici les renseignements que l'Iliade nous fournit à cet égard. Le camp s'étendait sur le rivage de l'Hellespont (Il., XV, 232-233) (2), et comprenait d'ailleurs, outre les tentes de l'armée, les vaisseaux tirés à terre suivant l'habitude des anciens : « Leurs vaisseaux, dit le poëte, avaient été tirés sur le bord de la mer écumeuse. Ceux qui abordèrent les premiers avaient été

fallait identifier le Simoïs avec le Kimar-sou, l'ancien Thymbrius, petit cours d'eau torrentiel qui descend des collines du sud-est et, dans la saison pluvieuse, verse ses eaux dans le Menderé; mais le Kimar-sou, ni par son caractère, ni par sa position, ne peut représenter le Simoïs d'Homère. Pour ce qui est du Scamandre, M. Nicolaïdès a cependant pu sans inconvénient en appliquer le nom à la partie inférieure du Menderé, puisque le cours des deux fleuves, après leur réunion, portait le nom du Scamandre. Mais il n'en est pas de même pour la partie du Menderé, située au-dessus du confluent, puisque cette partie portait le nom du Simoïs, était le Simoïs lui-même. Ici, l'erreur commise par M. Nicolaïdès l'a entraîné à certaines conclusions inexactes. Son livre n'en reste pas moins, au point de vue topographique et stratégique, un précieux commentaire de l'Iliade. (Voyez notre § IV, sections b, c, d, ci-après.)

(1) *Topographie et stratégie de l'Iliade*, ch. III et IV.

(2) Le rivage sur lequel le camp était situé se trouvait au nord quand on venait de la plaine. (Il., XII, 238-240.)

tirés jusque dans la plaine ; mais le rivage, malgré son étendue, ne pouvait contenir tous les navires, et l'armée se trouvait à l'étroit. C'est pourquoi ils rangèrent les vaisseaux sur plusieurs lignes et en couvrirent la large plage comprise entre deux promontoires (Il., XIV, 33, 36). » Ces promontoires, qu'Homère mentionne sans les nommer, ont été reconnus par toute l'antiquité comme étant ceux qui, aujourd'hui encore, sont désignés sous les noms de Sigée et de Rhétée. L'expression « entre deux promontoires » ne doit pas d'ailleurs être prise dans un sens absolu. Comme l'a justement fait remarquer M. Nicolaïdès, un autre passage de l'Iliade modifie, ou, pour mieux dire, explique le premier. Lorsque les Troyens ont envahi le camp des Grecs et mis le feu au vaisseau de Protésilas, Achille, oubliant son impassible rancune, envoie Patrocle les combattre à la tête des Myrmidons. Celui-ci, qui vient de la partie est du camp, attaque les Troyens et, les resserrant *entre les navires*, *le fleuve* et *la haute muraille*, en fait un grand carnage :

. . . . . μεσηγύ
νηῶν καὶ ποταμοῦ, καὶ τείχεος ὑψηλοῖο
κτεῖνε μεταΐσσων. (II, 397-398.)

Le Scamandre fermait donc le camp du côté de l'ouest. Comme aujourd'hui encore le Menderé, il longeait la colline de Sigée et débouchait dans l'Hellespont à la droite du camp grec (1). On comprend d'ailleurs que les Grecs n'auraient pu laisser leur camp coupé en deux par un cours d'eau, faible en été, mais large et rapide au temps des grandes crues.

La ville de Troie était éloignée du camp grec (XVIII, 256); elle était sur une hauteur, αἰπεινή (XIII, 773), battue des vents, ἠνεμόεσσα (III, 305 et *passim*); elle avait une acropole, πόλις ἄκρη, appelée Pergame, Πέργαμος ἄκρη (VI, 297, 212; XXIV, 700), d'où l'on dominait la plaine (IV, 508; VII, 21),

(1) *Topographie et stratégie de l'Iliade*, p. 63-64.

qui reposait sur un rocher escarpé (Odyssée, VIII, 454). Dans la ville haute, ἐν πόλει ἀκροτάτῃ, aussi bien que sur les sommets de l'Ida, Hector offrait à Jupiter de nombreuses cuisses de taureaux (XXII, 170). Enfin Troie n'était attaquable que d'un côté, celui de la colline appelée *Erineos* ou du figuier sauvage (VI, 433). Tous ces différents traits conviennent à une ville placée sur quelque mamelon de l'Ida, au fond de la plaine que nous avons sommairement décrite au commencement de ce Mémoire. Ce qui suit ne s'accorde pas moins bien avec cette donnée.

Suivant Homère, entre l'Hellespont et Ilion s'étend une plaine où ont lieu les batailles que se livrent les deux armées. Un fleuve, le Scamandre, auquel les dieux donnent le nom de Xanthe, la traverse dans toute sa longueur du sud au nord, car il a sa source au pied d'Ilion (XXII, 48), et, comme nous l'avons vu, il se jette dans l'Hellespont, non loin du cap Sigée. Pour venir de Troie au camp, et réciproquement, on le traverse en un point désigné sous le nom de πόρος ποταμοῦ, le gué du fleuve (XIV, 433 ; XXI, 1-8 ; XXIV, 349, 353, 692, 694) ; la plaine reçoit l'épithète de *scamandrienne* (II, 465).

Ce fleuve est un cours d'eau torrentiel qui, dans une crue soudaine, menace d'emporter Achille et de l'ensevelir sous les sables qu'il roule (XXI, 234-384). Il est appelé tournoyant, δινήεις ; au cours profond, βαθύῤῥους ; au cours large et beau, εὐρυρέων, εὔῤῥοος ; aux ondes tournoyantes et argentées, ἀργυροδίνης ; aux bords escarpés (XXI, 25-26). Il semble difficile, au premier abord, de concilier ces divers caractères avec ce que nous apprend Homère dans un autre passage, que le fleuve sort de deux sources situées un peu plus haut dans la plaine, auprès d'Ilion. Lorsqu'au vingt-deuxième livre de l'Iliade il nous dépeint Hector fuyant devant Achille qui le poursuit, « les deux guerriers, dit-il, arrivent aux magnifiques bassins d'où jaillissent les sources du Scamandre tournoyant. L'une roule une onde tiède d'où s'élève de la fumée comme d'un foyer allumé, et l'autre coule, même en été, froide comme la grêle, la neige et la

glace. Il s'y trouve de larges et magnifiques lavoirs de pierre où les femmes et les filles des Troyens venaient laver leurs riches vêtements avant la venue des fils des Grecs. » (XXII, 147-156.)

Si c'est ainsi que naît le Scamandre, et cela à deux ou trois lieues seulement de son embouchure, comment comprendre les épithètes, que lui donne Homère, de fleuve au cours large, aux ondes tournoyantes, aux rives escarpées? Comment concilier ces épithètes elles-mêmes avec ce que dit ailleurs le poëte des prairies émaillées de fleurs qu'arrose le Scamandre?

Ἔσταν δ' ἐν λειμῶνι Σκαμανδρίῳ ἀνθεμόεντι.
(II, 467.)

Cette apparente contradiction s'explique tout naturellement par le fait qu'en un point de son cours qui, nous le verrons, ne pouvait être éloigné de ses sources, le Scamandre, ainsi que nous l'apprend Homère, recevait un affluent, le Simoïs (1).

Celui-ci, descendu de l'Ida (IV, 475), avait au plus haut degré le caractère torrentiel. Voici en quels termes le Scamandre l'appelle à son aide dans sa lutte contre Achille : « Viens à mon secours, dit-il, remplis ton lit des eaux de tes sources, excite tous tes torrents, soulève tes grandes vagues, et roule avec fracas troncs d'arbres et rochers, afin d'arrêter ce guerrier farouche qui l'emporte à présent et se croit égal aux dieux... Je l'ensevelirai sous un monceau de sable où les Grecs ne sauraient aller recueillir ses os (XXI, 310,320). »

C'est au Scamandre, après sa réunion avec le Simoïs, auquel il communique son nom en même temps qu'il lui verse ses eaux, c'est au Scamandre inférieur que s'appliquent les épithètes violentes données au fleuve par Homère.

(1) Comme nous l'avons dit tout à l'heure, dans la note relative au livre de M. Nicolaïdès, le Simoïs correspond à la partie du Menderé, située au-dessus de l'ancien confluent avec le Scamandre.

Ces épithètes elles-mêmes ne sont vraies que pour une saison, pour le temps où le Simoïs, grossi par les pluies de l'Ida, devient un torrent impétueux. Dans l'été, le Simoïs, sans être jamais à sec, n'a qu'un filet d'eau; le lit commun des deux fleuves n'étant plus alimenté que par les sources du Scamandre, pouvait rouler des eaux claires et tranquilles, au milieu de prés fleuris.

C'est au confluent des deux fleuves, au point où le Scamandre et le Simoïs réunissent leurs eaux :

Ἦχι ῥοὰς Σιμόεις συμβάλλετον ἠδὲ Σκάμανδρος,

que s'arrêtent Minerve et Junon, lorsqu'elles descendent de l'Olympe pour ranimer le courage des Grecs qui reculent devant Mars et les Troyens (V, 774). C'est là qu'elles dételleut leurs coursiers et qu'elles cachent leur char. Le récit d'Homère nous semble permettre de fixer avec quelque probabilité la place de ce confluent, et de déterminer ainsi un des points les plus importants de la topographie de l'Iliade.

Dans la première bataille, les Grecs, se répandant dans la plaine du Scamandre, se sont avancés presque jusque sous les murs d'Ilion (III, 140-145). Après divers incidents, le combat s'est engagé. Pallas, qui a rempli Diomède d'une force et d'une audace nouvelles, entraîne Mars loin du combat et le fait asseoir sur les verdoyants rivages du Scamandre, ἐπ' ἠϊόεντι Σκαμάνδρῳ (V, 35-36). C'est là que Vénus, blessée, le retrouve un peu plus tard, et il *est à la gauche de la bataille*, μάχης ἐπ' ἀριστερᾶ (V, 355). Les Troyens ont donc le Scamandre à leur gauche.

Après l'éloignement de Mars, les Grecs ont repris l'avantage, et les exploits d'Agamemnon, de Ménélas et surtout de Diomède, ont jeté l'épouvante dans les rangs des Troyens. Alors Mars revient, ramené par Apollon (V, 454); il ranime le courage des Troyens, et, pressés par Hector, les Grecs sont forcés de reculer. Dans leur retraite, ils n'ont cependant pas dépassé le confluent du Scamandre et du Simoïs,

car c'est là, nous l'avons dit, que Pallas et Junon, descendues de l'Olympe, ont laissé leur char ; c'est de là qu'elles s'avancent vers les Grecs en retraite (V, 773-779). Junon, prenant la voix de Stentor, leur reproche leur lâcheté. Pallas monte sur le char de Diomède et pousse les coursiers au milieu de la mêlée; Mars blessé quitte le champ de bataille, et le combat s'étend dans la plaine, « entre les rives du Xanthe et celles du Simoïs. »

Μεσσηγὺς Σιμόεντος ἰδὲ Ξάνθοιο ῥοάων.
(VI, 4.)

Le confluent des deux fleuves se trouvait donc non-seulement à proximité et à peu près en face d'Ilion, la ville ayant le Scamandre vers sa gauche, le Simoïs vers sa droite. Dans cette position relative des deux fleuves se trouve, on peut le dire, la clef de la topographie de l'Iliade.

§ IV.

La topographie de la plaine troyenne, d'après Lechevalier et ses continuateurs.

Nous avons déjà dit que Lechevalier s'était préparé, aussi complétement qu'on pouvait le faire de son temps, à l'exploration de la plaine troyenne par l'étude de la topographie d'Homère. Nous allons le voir maintenant appliquant sur le terrain les connaissances acquises dans cette étude.

La première question qui l'occupe est la position du camp des Grecs et de leur station navale; mais sur ce point il n'y avait rien à innover.

« Toute l'antiquité, a-t-il dit lui-même, s'est entendue à placer ce camp et cette station entre les deux promontoires de Sigée et de Rhétée, et a montré par là que, bien qu'Homère ne les ait pas nominalement désignés, on ne peut donner une interprétation différente à la description qu'il

nous a laissée (1). » Le cap Sigée est aujourd'hui le cap Ieni-Cheher, et le cap Top-taché est le Rhétée. Entre ces deux points, Strabon et Pline placent le naustathme (ναύσταθμος), ou station navale, puis le port et le camp des Achéens, et ces désignations ont été conservées par les modernes (2). Le long du rivage, et communiquant avec l'Hellespont, se trouvent de grandes flaques d'eau, et dans la saison pluvieuse de vrais lacs, qui représentent bien cet étang maritime auquel Strabon donne l'appellation grecque de *Stomalimné* (Στομαλίμνη) (3). Aujourd'hui d'ailleurs, comme au temps de Strabon, la plaine gagne incessamment sur la mer, à raison des atterrissements que produisent le Scamandre et les cours d'eau venus de la branche orientale de l'Ida. « La nature du terrain, le long de l'Hellespont, dit M. Nicolaïdès, l'eau salée des puits, l'efflorescence du sol, les eaux stagnantes, tout indique qu'autrefois la mer couvrait cette plaine et formait un golfe (4) comblé peu à peu par les cours d'eau qui s'y jettent, notamment par le Scamandre... » Strabon calcule que, depuis la guerre de Troie jusqu'à son époque, l'alluvion s'était étendue de six stades (1,110 mètres), ce qui ferait à peu près un mètre par an (5). L'accroissement est surtout sensible à

(1) *Voyage*, etc. Troisième partie, ch. II, p. 139.

(2) Strabon, *Géogr.*, l. XIII, § 34. Pline, *Hist. nat.*, l. V, ch. XXXIII.

(3) « Le Scamandre et le Simoïs se joignent dans la plaine, et coulent avec beaucoup de limon, qui forme des atterrissements le long du rivage, une fausse embouchure, des lacs salés, des marais. » Strabon. *Géogr.*, l. XIII, § 34.

(4) L'existence d'un ancien golfe à cette place a été contestée, notamment par Forchhammer (p. 28). Cependant Strabon nous dit que la distance de Rhétée à Sigée est de 60 stades *en naviguant en droite ligne*. (L. XIII, § XXXIV.) Cette mention aurait été oiseuse, si le rivage eût été en ligne droite. — Pline, dans un passage dont nous citons plus loin un extrait (*Hist. nat.*, l. V, ch. 33), décrit la position de Rhétée, en disant qu'elle est située sur l'*autre corne* (in altero cornu), ce qui ne peut signifier que l'autre extrémité du golfe.

(5) Nicolaïdès. *Topographie*, etc., p. 29. — Strabon. *Géogr.*, l. XIII, § 55 et 56. — Lechevalier signale « les marais d'eau salée et d'eau

l'embouchure du Menderé ; c'est là que sur la pointe formée par les atterrissements du fleuve, au-delà de l'ancien promontoire Sigée, s'élève aujourd'hui le château de Koum-Kalé (château des sables), qui doit son nom au terrain sur lequel il a été bâti (1). En admettant l'accroissement d'un mètre par an, la vallée, depuis l'époque de la guerre de Troie, se serait donc allongée d'environ 3,000 mètres vers l'Hellespont, et la distance du fond de la vallée à l'Hellespont et au camp des Grecs se serait accrue d'autant. C'est un fait aujourd'hui généralement admis, et qui tend à rendre moins invraisemblables certains mouvements stratégiques racontés par le poëte dans son récit des luttes entre les Grecs et les Troyens.

Sur ces divers points, la lumière était à peu près faite avant l'exploration de Lechevalier. Il n'en était pas de même pour ce qui concerne la détermination des deux principaux fleuves homériques, le Scamandre et le Simoïs.

Ici tout devenait obscur. Et d'abord les témoignages de l'antiquité ne s'accordaient point. Tandis qu'Homère place les deux sources, dont il fait sortir le Scamandre, devant la ville même de Troie, au pied du mont Ida, au fond de la vallée qui s'étend entre les deux armées, Strabon nous dit que « Démétrius de Skepsis, qui devait connaître le pays puisqu'il y était né, place la source *unique* du Scamandre au mont Cotylus, une des cimes de l'Ida, d'où sortent aussi le Granique et l'Æsépus ». La contradiction est formelle, et Strabon, qui la constate, ne sait y opposer qu'une vague et inadmissible explication (2).

Or, selon qu'on adopte la donnée du géographe, ou celle du poëte, on est conduit à prendre pour l'ancien Scaman-

douce qui se trouvent encore à l'embouchure du Menderé. » *Voyage*, etc. Troisième partie, ch. III, p. 147.

(1) « Il suffit d'examiner les immenses dépôts de sable qui ont presque enseveli la porte orientale de Koum-Kalé, pour juger combien déjà, depuis la construction de cette forteresse, la plaine a gagné sur la mer par les alluvions du Scamandre. » (Note de M. Nicolaïdès.)

(2) Strabon. *Géogr.*, l. XIII, § 38.

dre, dans un cas, le Menderé qui descend des hauteurs de l'Ida, dans l'autre, le ruisseau que forment les belles sources de Bounarbachi. Et d'ailleurs, quelle que soit l'hypothèse adoptée, on reste en présence d'une singulière difficulté. Sur le cours ni de l'un ni de l'autre de ces Scamandres supposés, on ne trouve un affluent qui puisse représenter le Simoïs : l'exactitude habituelle d'Homère est-elle donc ici en défaut? ou bien, par une cause quelconque, l'ancien confluent a-t-il disparu?

Tel est le double et curieux problème que nul jusque-là n'avait abordé, au moins dans son ensemble, et que Lechevalier entreprit de résoudre. Lui-même nous a raconté comment il se dirigea dans cette difficile investigation, et finit par atteindre au but désiré. Le résumé qui suit suffira pour montrer ce qu'il déploya dans cette recherche de persévérance et de sagacité.

a. Détermination du cours et de la source du Simoïs.

Le point de départ de Lechevalier est ce passage de l'Iliade (XI, 497-500), où il est dit qu'Hector, tandis qu'il combat *à la gauche* de l'armée troyenne, se trouve sur les bords du Scamandre. Le Scamandre lui-même se trouve donc à la gauche de l'armée, et, d'après les circonstances du récit, à la gauche de la ville. Or, si telle est en effet la position du Scamandre, le Simoïs, son affluent, doit au contraire se trouver à la droite de la ville. Tel est le thème de Lechevalier, très-exact en fait, mais dont on cherche vainement l'explication dans son exposé. Ce n'est pas sans peine, sans y avoir longtemps réfléchi, que nous-même avons enfin découvert l'argument omis par l'auteur. Il se trouve, sans aucun doute, dans cet autre passage de l'Iliade que nous-même avons déjà cité, et qui, de même que le précédent, place le Scamandre à la gauche de l'armée troyenne et de la ville de Troie (1). Mais ici le poëte ajoute

(1) *Il.*, V, 355. V. ci-dessus, p. 24.

un trait de plus. C'est que la bataille engagée « s'étend entre les deux fleuves » au-dessus de leur confluent. Si donc les Troyens ont le Scamandre à leur gauche, ils ont nécessairement le Simoïs à leur droite. C'est précisément le thème de Lechevalier.

Ceci toutefois n'est encore pour Lechevalier qu'une prémisse. Il a fixé, d'après l'Iliade, la position du Simoïs relativement à Troie; il s'agit maintenant de trouver sur le terrain le cours d'eau auquel cette donnée s'applique, et qui puisse être le Simoïs. Singulier problème, dira-t-on, et vraiment insoluble, puisqu'il suppose la connaissance du site de Troie, et que, quant à présent, ce site est inconnu ! Cela est vrai; mais ce qui ne se sait pas, se suppose, se devine, sauf vérification; les découvertes ne se font pas autrement. Les données de l'Iliade tendent à faire supposer que Troie s'élevait au fond de la plaine, sur quelque point du versant nord de l'Ida, et c'est d'après cette présomption que Lechevalier s'est décidé. Sortant d'une gorge de l'Ida, au sud-est de la plaine, le Menderé offre, par rapport à la Troie présumée, la direction indiquée pour le Simoïs; pourquoi ne serait-ce pas le Simoïs lui-même, descendu de l'Ida suivant le témoignage d'Homère? Démétrius de Skepsis assigne, il est vrai, cette direction au Scamandre, dont il place la source à l'un des sommets de l'Ida, au mont Cotylus; mais Démétrius ne s'est-il pas trompé? n'a-t-il pas appelé Scamandre ce qui est le Simoïs? Le docteur Chandler en a déjà eu la pensée (1), et ses observations ont vivement frappé Lechevalier; le témoignage d'Homère, relativement aux sources et aux directions respectives des deux fleuves, met fin pour lui à toute incertitude.

Persuadé qu'il va rencontrer le Simoïs, Lechevalier entreprend de suivre jusqu'à sa source le lit du Menderé. A partir du village de Bounarbachi, il marche pendant cinq heures entre deux chaînes de rochers qui s'élèvent à droite et à gauche à la hauteur de 400 pieds, et

(1) *Travels in Asia Minor*, p. 40. (Cité par Lechevalier.)

arrive ainsi à une vaste plaine, la plaine de Baïramitche, à l'entrée de laquelle se trouve le village d'Éné; de là, après une courte excursion dans le voisinage, il continue sa marche vers le Cotylus, en suivant toujours le cours du Menderé. Il parvient enfin jusqu'au sommet de la montagne d'où sort le fleuve, et d'où l'on découvre un immense et magnifique panorama, embrassant toute la Troade, s'étendant jusqu'à la mer Égée et à l'Hellespont. Beaucoup d'autres voyageurs ont fait, après Lechevalier, la même excursion, et leurs récits, en confirmant le sien dans tout ce qu'il a d'essentiel, y ont ajouté de curieux et importants détails. Nous recommandons, sous ce rapport, le mémoire de Forchhammer et le récit de M. Georges Perrot. Il restera toujours à Lechevalier le mérite d'avoir le premier reconnu le cours entier du Menderé, et d'avoir ainsi prouvé que par son origine, par sa constitution, aussi bien que par sa direction dans la plaine troyenne, il représentait exactement le Simoïs d'Homère, tandis qu'il ne répondait en rien à ce qu'Homère nous apprend du Scamandre.

b. Découverte des sources du Scamandre.

Le cours du Simoïs était reconnu, sa source visitée, mais jusqu'ici rien n'indiquait son point de rencontre avec un cours d'eau qui pût être le Scamandre. Lechevalier aura raison de ce nouveau mystère. « Persuadé, dit-il, que le Scamandre se réunissait autrefois au Simoïs, j'entreprends de remonter encore celui-ci (1) jusqu'à sa source, et d'observer tous les fleuves qu'il peut recevoir dans toute l'étendue de son cours. Il faut pour cela se résoudre à suivre scrupuleusement toutes ses sinuosités; il faut braver les marais, les broussailles, les difficultés de toute nature qui se présentent à chaque pas (2). » Cette fois Lechevalier a pour compagnon Cassas, tandis que, dans la

(1) C'est-à-dire de le remonter *encore une fois*.

(2) *Voyage dans la Troade*. Troisième partie, ch. IV.

précédente expédition, il figure toujours seul. Serait-ce que les deux expéditions appartiennent à des époques différentes, la visite du Simoïs ayant eu lieu pendant le premier séjour de Lechevalier dans la Troade, alors qu'il y débarqua venant de Grèce ; l'expédition à la recherche du Scamandre se rattachant au contraire à la seconde exploration faite en commun avec Cassas ? Sur ce point les renseignements nous manquent; la question est d'ailleurs de peu d'importance.

Quoi qu'il en soit, nous voyons par le récit de Lechevalier comment Cassas et lui, en dépit des obstacles qui ne faisaient qu'irriter leur curiosité, poursuivaient courageusement leur route, lorsque le Turc qui leur servait de guide et qui ne comprenait rien à cette ardeur, leur montra dans le lointain un groupe d'arbres, et leur assura qu'il y avait là une très-belle source. « Rien ne saurait égaler le plaisir et la surprise que nous éprouvâmes, dit Lechevalier, lorsque, excédés de chaleur et de fatigue, après avoir traversé une plaine immense sans y rencontrer un seul arbre, nous nous trouvâmes au milieu d'une petite forêt de saules, d'ormes et de peupliers. La colline au pied de laquelle elle est située termine la plaine du côté de l'est (1). De nombreuses sources, de l'eau la plus limpide, s'échappent du pied de cette colline. Sur la route qui conduit au village voisin, à quarante pas environ de la colline dont je viens de parler, une source isolée et très-abondante jaillit à gros bouillons du fond d'un large bassin, dont les bords sont formés de blocs de granit et de marbre. Le nom de Bounarbachi qu'on donne au village qui avoisine ces sources signifie *tête des sources*. Ces sources se partagent en plusieurs petits ruisseaux pour arroser des jardins délicieux, où elles font croître toutes sortes de légumes et de fruits. Elles se réunissent ensuite dans un lit commun ; le petit fleuve qu'elles forment a environ douze pieds de large et trois pieds de profondeur (2). Un vieux saule

(1) *Sud-est* serait plus exact.

(2) « Même dans les plus grandes chaleurs, le *Bounarbachi-sou*

sert de pont pour le traverser. Ce fleuve coule avec rapidité sur un fond de sable et de cailloux ; ses rives, au printemps, sont verdoyantes et émaillées de fleurs. Si les voyageurs Sibthorp et Dallaway et l'ambassadeur Liston (1) ne l'avaient observé comme moi, je craindrais de paraître romanesque en ajoutant, pour achever le portrait des sources du Scamandre, que j'y ai trouvé des femmes turques lavant leur linge, comme celles des Troyens le faisaient lorsque, avant l'arrivée des Grecs, elles jouissaient des douceurs de la paix (2). » Lechevalier aurait pu se montrer encore plus hardi; il aurait pu affirmer que le lavoir d'aujourd'hui est très-probablement le même que celui qui servait aux femmes et aux filles des Troyens. Telle est du moins l'opinion de Mauduit qui a examiné avec le plus grand soin les sources ainsi que le canal et les bassins de Bounarbachi, et en a donné une description et une carte très-détaillées.

A l'aspect des sources de Bounarbachi, Lechevalier comprit que c'étaient bien là les sources du Scamandre décrites par Homère (3); il comprit aussi que le site de Troie devait

garde un courant d'eau d'au moins trois pieds de profondeur. » (Mauduit, *Découvertes dans la Troade.*)

(1) Ces voyageurs avaient visité la Troade après Lechevalier.

(2) *Voyage dans la Troade.* Troisième partie, chap. IV.

(3) Dans cette assimilation il faut faire la part de la poésie et celle des changements que le temps a pu produire. Homère parle de deux sources, dont l'une roule une onde tiède, d'où s'élève de la fumée (vapeur) comme d'un foyer allumé; dont l'autre coule, même en été, froide comme la grêle, la neige et la glace. » (Il. XXII, 147-156.) Ce n'est pas ce que nous trouvons aujourd'hui : il y a de trente à quarante sources qui alimentent le petit fleuve. Il semble cependant, d'après les récits un peu confus des voyageurs, qu'il y en ait deux principales (voyez le mémoire de Forchhammer); toutes ont d'ailleurs la même température, ou à peu près. Cependant Forchhammer, qui est un observateur très-soigneux, fait pour l'une des sources une réserve qu'il est bon de noter : « Les sources du Bounarbachi-sou, dit-il, sortent des rochers calcaires des derniers mamelons de l'Ida, du fond même du

être à proximité (1). Homère lui-même le lui disait. Dans le passage du XXII[e] livre de l'Iliade dont nous avons cité plus haut un fragment (2) nous voyons que les sources du Scamandre étaient voisines des murailles de Troie, de la colline de l'Érinéos et des portes Scées. Plein de foi dans sa conjecture, Lechevalier paraît s'être immédiatement acheminé à la nouvelle exploration qui devait la confirmer. Nous le suivrons tout à l'heure dans cette dernière course; mais auparavant il nous faut encore achever avec lui l'étude des curieux et compliqués problèmes que devaient lui offrir les rapports du Scamandre et du Simoïs, si différents aujourd'hui de ce qu'ils étaient dans l'antiquité.

c. Des changements survenus depuis le temps d'Homère dans le cours et dans la dénomination du Simoïs et du Scamandre.

« Ce petit fleuve, aux eaux limpides, que forment les sources de Bounarbachi n'est plus, dit Lechevalier, un affluent du Simoïs. Les deux fleuves ne se réunissent plus ; le Scamandre, après avoir suivi jusqu'à *Erkessi-Keui* la chaîne des collines qui bordent la plaine du côté du sud (3), se détourne tout à coup, et, au lieu d'aller se joindre au Simoïs,

sol; la chaleur de ces sources est constante entre 63° et 64° Fahrenheit (environ 17° centigrades). Elles paraissent chaudes en été, froides en hiver. Cela est surtout le cas pour l'une de ces sources qui sourd du fond de la terre, et est recueillie dans un grand bassin carré, formé de blocs de granit et de marbre. Arrivant à l'air libre avec sa chaleur naturelle, supérieure à celle des autres sources, et s'étalant sur une grande surface, cette eau se couvre en hiver, quand l'air est froid, d'une vapeur qui ne se voit pas sur les autres. (*Beschreibung der Ebene von Troja*, p. 10.) Lechevalier cite un témoignage analogue emprunté à Dallaway qui avait visité les sources peu de temps après lui. Voy. aussi Mauduit, *Découvertes dans la Troade*.

(1) « La découverte des sources du Scamandre a déterminé celle de l'emplacement de l'ancienne Troie. » (*Voyage dans la Troade*. Troisième partie, ch. IV, p. 153).

(2) Voy. ci-dessus, p. 23, et *Il.*, XXII, 144-210.

(3) C'est *ouest* ou *sud-ouest* qu'il faudrait dire.

comme il le faisait autrefois, il se jette dans un canal artificiel qui le porte dans la mer Égée. A son embouchure comme à sa source, il se répand sur les terres voisines et y forme un marais couvert de roseaux. »

Ce renseignement, que l'auteur donne en quelques lignes d'un tour si simple, constituait cependant une découverte capitale, non moins importante en réalité pour l'intelligence de la topographie troyenne que la découverte elle-même des sources du Scamandre. Elle complétait celle-ci et la confirmait.

Comment comprendre, en effet, que le petit fleuve formé par les sources de Bounarbachi eût pu être autrefois le Scamandre homérique, si la disparition de son confluent avec le Simoïs n'était pas expliquée? Tel est le service que Lechevalier a rendu à la science en faisant connaître la dérivation, ignorée avant lui, du Scamandre dans la mer Égée.

Lechevalier pensait d'ailleurs qu'on ne pouvait naturellement fixer d'une manière certaine le point où le Simoïs et le Scamandre se réunissaient au temps d'Homère. « Le Simoïs, dit-il, est un torrent impétueux qui change de lit suivant la crue accidentelle de ses eaux. Le Scamandre, au contraire, a des eaux qui ne tarissent point, mais son cours tranquille est tellement dépendant des fureurs de son frère que, pour fixer le point de leur ancienne réunion, le plus sûr est de choisir l'endroit qui convient le mieux à l'action du poëme. »

« Il n'est pas plus aisé, ajoute-t-il, de déterminer l'époque où les eaux du Scamandre ont cessé de se réunir à celles du Simoïs. S'il faut en croire les Turcs d'Erkessi-Keui, Hassan, capitan-pacha, ayant fait bâtir un moulin et des bains qu'on voit encore dans le vallon voisin, y avait conduit les eaux du Scamandre... Mais, s'il est vrai que dans ces derniers temps on ait détourné le Scamandre pour cet objet, il n'est pas moins probable qu'il l'a été également dans des temps plus reculés. Peut-être ces eaux pures et limpides, les seules qui se trouvent dans ces contrées, ont-

elles été portées à Alexandria-Troas, sur l'aqueduc d'Hérode Atticus (1). »

Dans ces remarques Lechevalier fait preuve de son bon sens et de sa sagacité habituelle. Mais le temps lui avait manqué pour étudier à fond les questions si complexes qui se rattachent à la dérivation du Scamandre. Le travail de critique et d'exploration, que le sujet demandait, a été repris par d'autres après lui, notamment par M. de Choiseul, par Mauduit, par Forchhammer, et c'est grâce à leurs travaux que, sur tous les points essentiels, la lumière est faite aujourd'hui.

La dérivation du Scamandre une fois constatée devait permettre d'expliquer la méprise singulière commise par Strabon à la suite de Démétrius de Skepsis, je veux dire l'application erronée du nom du Scamandre au Simoïs. Lechevalier n'a cependant pas lui-même abordé la question, mais sa découverte a conduit M. de Choiseul à s'en occuper, et la manière dont celui-ci l'a résolue nous semble ne rien laisser à désirer. « Lorsque les deux fleuves, dit-il, se réunissaient dans la plaine, le Simoïs perdait son nom après le confluent; le Scamandre donnait le sien à leurs eaux réunies, soit qu'il tînt cette préférence du caprice des habitants, soit qu'il la dût à son cours toujours constant. Durant une partie de l'année, en effet, le Simoïs, à sec (1), ne versait plus ses eaux dans le lit commun, où celles du Scamandre coulaient seules alors. Mais, dans la suite, le cours de celui-ci se trouva embarrassé, puis interrompu, par les sables qu'entraînait le violent Simoïs. Celui-ci resta donc seul en possession du lit qui lui avait été commun avec le Scamandre. Les navigateurs et les colons éoliens qui s'étaient emparés du pays, ne voyant plus qu'un seul fleuve,

(1) *Voyage en Troade,* etc. Troisième partie, ch. IV. Les habitants racontent encore aujourd'hui, au sujet de la dérivation du Scamandre, la même histoire aux voyageurs. Il y a probablement dans leur dire un fond de vérité; quelque chef turc a pu faire réparer, pour son utilité particulière, les anciens travaux.

(2) Il eût fallu dire : *à peu près* à sec.

s'accoutumèrent insensiblement à prolonger sur la totalité de son cours le nom de Scamandre, auparavant réservé à la partie inférieure. Ce nom usurpé remonta jusqu'à la source du Simoïs, au mont Cotylus (1). »

C'est chez Strabon, copiant Démétrius de Skepsis, que nous trouvons le premier témoignage positif de cette *usurpation ;* mais elle remonte certainement beaucoup plus haut. Comme l'a justement fait observer Mauduit (2), elle est plus ancienne qu'Hérodote lui-même.

Retraçant la marche de Xerxès depuis Sardes jusqu'à l'Hellespont, le vieil historien s'exprime ainsi : « Au sortir de la Lydie, l'armée fit route vers le Caïque, entra en Mysie ; laissant ensuite à sa gauche le mont Cané, elle alla du Caïque, par l'Atarné, à la ville de Carine. De cette ville elle prit sa marche par la plaine de Thèbes, passa près d'Adramytte et d'Antandros, puis, laissant à gauche le mont Ida, elle entra sur le territoire Ilien... Ensuite elle arriva sur le Scamandre. Ce fut le premier fleuve dont elle épuisa les eaux depuis son départ de Sardes, et qui ne put suffire à désaltérer les hommes et les animaux. Dès que Xerxès fut arrivé sur ses bords, il monta à *Pergame de Priam*, qu'il était curieux de voir. Quand il l'eut vue et en eut appris toutes les particularités, il sacrifia mille bœufs à Minerve Iliade, et les mages firent des libations en l'honneur des héros. Ces choses faites, une terreur panique se répandit la nuit dans l'armée. Dès que le jour parut, elle se remit en marche, ayant à sa gauche les villes de Rheteum, d'Ophrynium et de Dardanus, limitrophes d'Abydos, et à sa droite le pays des Gergites Teucriens (3). » Aucun doute ne peut s'élever sur le fleuve dont il est ici question. Sous le nom de Scamandre, c'est bien le Simoïs que désigne Hérodote.

(1) *Voyage pittoresque dans l'Empire Ottoman*, 2e édition, t. II, art. XIX, p. 379. L'hypothèse de Choiseul-Gouffier a été consignée par Gosselin dans une de ses notes à la traduction de Strabon.

(2) *Découvertes dans la Troade*, XIV, p 215.

(3) *Hérodote*, l. VII, § 42, 43.

En venant d'Adramytte pour se rendre à Abydos, l'armée de Xerxès n'avait d'autre route à suivre que la vallée de Baïramitche (l'ancienne plaine de *Samonium*), que le Simoïs traverse, et ensuite le long et profond ravin par lequel le fleuve torrentiel s'écoule et pénètre dans la plaine d'Ilion. Comme le Simoïs est presque à sec à certains moments, on conçoit très-bien que l'immense armée persane ait pu ne pas trouver à s'y désaltérer. La citadelle d'Ilion, la *Pergame de Priam*, s'élevait, nous l'avons dit, à l'extrémité de ce profond ravin qu'elle dominait (1). Il était bien naturel que le grand roi profitât de l'occasion qui s'offrait à lui de visiter ce lieu célèbre, et qu'il voulût y sacrifier à la divinité locale. Ce n'est pas d'ailleurs une *ville*, ce n'est pas Ilion que Xerxès visite; c'est la *Pergame de Priam*, et l'expression est caractéristique. Elle ne peut s'appliquer à l'Ilium novum, tout à fait obscur à cette époque, et qui n'acquiert un nom dans l'histoire qu'à partir d'Alexandre. L'Ilium novum n'avait d'ailleurs point de citadelle; M. Schliemann l'a lui-même constaté (2). Enfin la ville se trouvait en dehors de la route qui conduisait Xerxès à l'Hellespont. Il dut la laisser sur sa gauche, comme les villes de Rheteum, d'Ophrynium et de Dardanus.

Nous admettrons donc avec Mauduit que déjà, au temps d'Hérodote, le nom du Scamandre avait passé au Simoïs; mais on peut remonter plus haut encore. Dans le passage de l'Iliade où le poëte annonce prophétiquement que le rempart élevé par les Grecs sera détruit par les fleuves ou torrents *qui descendent de l'Ida*, le Scamandre se trouve compté parmi ces fleuves (Il., XII, 21). Un littérateur anglais, ami de Lechevalier, qui a traduit son premier mémoire et défendu ses opinions, Dalzel, a cru voir dans cette mention la première origine de l'erreur adoptée par Démétrius de Skepsis, qui place dans l'Ida la source du Scamandre, et le confond avec le Simoïs (3). Ce passage de l'Iliade

(1) Voy. ci-dessus p. 4, et ci-après p. 44-46.
(2) Voy. ci-dessous, p. 55.
(3) Lechevalier. *Voyage*, etc. Deuxième partie, ch. II, p. 22.

est peut-être relativement moderne ; mais il est en tout cas antérieur à Hérodote.

D'un autre côté, il y a une limite au-dessus de laquelle on ne peut reporter l'époque où le nom du Scamandre passa au Simoïs : c'est le momont où les deux fleuves cessèrent de se réunir. Or cet événement peut être lui-même fort ancien.

C'est bien certainement au régime torrentiel du Simoïs qu'il faut attribuer la disparition du confluent des deux fleuves. Les sables et les débris de toute sorte que le Simoïs entraîne dans ses crues, en exhaussant incessamment son lit et le niveau dès terrains environnants, ont peu à peu barré le chemin au Scamandre, et l'ont obligé à changer son cours. « Dans la plaine, dit M. de Choiseul, le Simoïs, sorti d'une gorge de l'Ida, offrait à nos yeux l'image de la destruction et le souvenir des ravages qu'il a causés pendant l'hiver. Il étale une surface large en quelques endroits de cent toises, remplie de cailloux, de troncs d'arbres, de rochers, arrachés des flancs de la montagne. Des sables amoncelés embarrassent son cours, le divisent, et forment des îles qui élargissent encore son lit inégal et désordonné (1). Dans l'automne, lorsque les vents du nord ont amené du Pont-Euxin ces nuages formés ou grossis par l'évaporation des eaux qu'y versent tant de grands fleuves ; ou bien vers le printemps, lorsque les vents opposés, apportant les premières chaleurs des contrées du midi, fondent les neiges entassées sur la cime des montagnes, alors le torrent qui reçoit toutes les eaux de l'Ida les vomit dans la plaine, et les flots roulent jusqu'à la mer, doublement accélérés par la hauteur d'où ils descendent et par leur passage entre les rochers qui les séparent (2). »

« Il n'y a, ni en Grèce, ni en Asie Mineure, dit Forchham-

(1) Voyez sur les cartes de la plaine troyenne le cours du fleuve, peu après son entrée dans la plaine.

(2) *Voyage pittoresque dans l'Empire Ottoman*, t. II, ch. XIV, p. 375. Voyez dans la *Correspondance d'Orient*, de Michaud et Poujoulat, une description toute semblable. Lettre XXI. (Elle est citée par Mauduit.)

mer, aucune plaine qui soit aussi tourmentée par l'action des eaux que celle de Troie. Un tiers environ des pluies qui tombent sur le mont Ida n'a d'autre issue que le long ravin du Menderé, qui débouche dans la plaine au-dessus de Bounarbachi. D'un autre côté, juste au moment des grandes pluies, le vent du sud-ouest refoule les flots de la mer Égée dans l'Hellespont, et par suite les flots de l'Hellespont dans la plaine troyenne. Lorsque la plus grande partie de la vallée de Baïramitche se trouve transformée en un lac, et que le Menderé, entre Éné et Bounarbachi, s'élève de 30 à 40 pieds au-dessus de son lit, alors la lutte entre l'inondation que l'Hellespont précipite sur la plaine et les cours d'eau contenus encore dans leurs rives, est bientôt terminée ; souvent en peu d'heures l'inondation s'étend de l'Hellespont jusqu'aux sources de Bounarbachi (1). » C'est bien là le phénomène qu'Homère a poétisé dans la lutte du Scamandre et du Simoïs contre Achille, et c'est ce phénomène aussi qui naturellement nous explique comment a disparu le confluent du Simoïs et du Scamandre. D'après les observations si scrupuleuses de Forchhammer, le lit du Menderé, à partir de son entrée dans la plaine troyenne, est aujourd'hui tellement élevé que dans ses débordements il ne forme par lui-même aucun marais ; ses eaux épanchées vont rejoindre ceux que forment soit le Bounarbachi-sou à l'ouest, soit les divers *Osmaks*, dont nous avons parlé, à l'est. Il existe d'ailleurs sur la rive gauche du Menderé une rigole, s'ouvrant au point A de notre carte, par laquelle les eaux du fleuve, au temps de ses crues, se déversent dans le premier marais formé par le Bounarbachi-sou (2). Cette rigole est clairement figurée dans la carte allemande de Forchhammer ; elle est indiquée dans la carte anglaise par un trait avec la mention *winter channel*, dans la nôtre par la ligne AB avec la mention « *déversoir d'hiver* ». Il y a tout lieu de supposer que cette rigole n'est autre chose qu'une trace de l'ancien

(1) Forchhammer, *Beschreibung*, etc., p. 17.
(2) Ce marais est indiqué sur notre carte à la lettre E.

lit, par lequel le Scamandre se déversait autrefois dans le Simoïs, au confluent marqué en A sur notre carte. Une autre partie de l'ancien lit se retrouverait dans la rigole D, qui va du Bounarbachi-sou au même marais. Ce point de confluence, déterminé comme nous venons de le faire par une considération toute topographique, répond très-bien d'ailleurs aux données du récit homérique (1) : pour nous servir de l'expression de Lechevalier, « il est celui qui convient le mieux à l'action du poëme. »

d. A quelle fin et à quelle époque la dérivation du Scamandre a-t-elle été pratiquée?

Les eaux du Bounarbachi-sou sont tellement abondantes ; elles sont sujettes, sous l'influence des pluies locales, à des crues tellement fortes ; enfin dans le temps des grandes eaux le Menderé supérieur (ou Simoïs) grossit tellement et son cours acquiert une telle violence, que, même lorsque le confluent existait, le Bounarbachi-sou a dû être périodiquement refoulé dans la plaine étroite comprise entre le Menderé et les collines qui bornent le littoral de la mer Égée. Dès lors aussi on a dû sentir la nécessité d'ouvrir une issue à ces eaux débordées. Mais cette nécessité est devenue bien plus pressante encore après la disparition du confluent, et c'est à cette époque, au plus tard, qu'il faut faire remonter l'exécution du canal qui, à partir d'Erkessi-Keui, détourne dans le mer Égée les eaux de l'ancien Scamandre. Ce canal est en grande partie taillé dans le roc, et son exécution a par conséquent exigé un travail très-sérieux. En hiver d'ailleurs le canal ne suffit pas à l'écoulement des eaux du Bounarbachi-sou ; une portion de ces eaux, continuant son cours vers le nord, se jette dans le Menderé, non loin de son embouchure, près de l'ancien Sigeion (2).

(1) Voyez à cet égard ce qui a été dit ci-dessus, p. 34.

(2) C'est ce confluent secondaire et peut-être moderne, au moins relativement, que Lechevalier, Choiseul, Mauduit, Forchammer, in-

Près de là, un peu à l'ouest et du côté de la mer Égée, le Bounarbachi-sou forme un autre grand marais, le Lisgar, et là aussi un travail important a été très-anciennement accompli pour opérer l'écoulement des eaux. Sur une longueur d'environ 600 mètres (1), une coupure a été pratiquée dans le rocher, de 100 pieds de haut et de 100 pieds d'ouverture dans la partie supérieure. Malheureusement ce canal est aujourd'hui comblé à une hauteur de 10 à 15 pieds et ne rend plus aucun service (2).

Ce dernier travail ne peut avoir eu d'autre utilité que de servir à l'asséchement de la plaine inondée. Le creusement du canal d'Erkessi-Keui a eu probablement encore un autre but, signalé par Lechevalier, celui d'amener une excellente eau potable jusque sur le littoral de la mer Égée. Je ne sais si, comme Lechevalier le suppose, cette eau a servi à alimenter l'aqueduc d'Alexandria-Troas, mais ce qui est certain, c'est que l'ancien Scamandre, amené par le canal d'Erkessi-Keui dans la baie de Bechica, fait aujourd'hui de cette baie une des stations les plus appréciées des marines militaires, à cause de la merveilleuse aiguade qu'elles y rencontrent.

Enfin le Scamandre dérivé n'a pas été seulement un aqueduc fournissant une eau potable, au besoin même une force motrice, ou des eaux d'irrigation; il a été, il est encore une artère navigable. Aujourd'hui encore, d'après le témoignage formel de Mauduit et de Forchhammer, il porte bateaux dans tout son cours jusqu'à son embouchure; même dans les marais qu'il forme et qu'il traverse

diquent sur leurs cartes comme l'ancien confluent du Scamandre et du Simoïs. On a vu les raisons qui nous ont fait le reporter plus haut; pour être d'accord avec le texte homérique, et avec leurs propres commentaires, les auteurs que nous venons de nommer eussent dû adopter le même parti.

(1) Cette longueur est mesurée à l'échelle de la grande carte de Forchhammer. D'après le texte, elle serait plus considérable, elle égalerait $\frac{1}{8}$ de mille allemand, soit 927 mètres.

(2) Forchhammer, *Beschreibung*, etc., p. 20.

il conserve un chenal navigable (1). Faut-il aller jusqu'à admettre, comme le veut Mauduit, qu'en établissant ce canal les riverains ont voulu s'épargner, pour entrer dans la mer Égée, ou pour en sortir, la navigation toujours pénible de l'extrémité de l'Hellespont? Il nous semble que pour un pareil service le faible tirant d'eau du canal eût été insuffisant.

Cependant Mauduit a pu invoquer en faveur de sa thèse un passage de Pline, demeuré longtemps incompréhensible, et dont la découverte du canal a fourni l'explication. Décrivant la côte de la Troade, Pline énumère successivement, à partir d'Alexandria-Troas, les points que rencontre le navigateur. C'est, après Alexandria, la ville de Née; puis le Scamandre, fleuve navigable (*amnis navigabilis*); le promontoire de Sigée où fut autrefois la ville du même nom; ensuite le port des Achéens où se jette le Xanthe uni au Simoïs et le Palæscamander (ancien Scamandre) qui d'abord forme un marais (2). » On n'avait jamais su ce que pouvait être ce *Scamander, amnis navigabilis*, indiqué par Pline comme ayant son embouchure dans la mer Égée. Mauduit a justement compris que, d'après la position assignée à l'embouchure de ce cours d'eau, entre la ville de Née et le Sigeion, il ne pouvait être question que du Scamandre dérivé. Quant au Palæscamander (ancien Scamandre), la mention qu'en fait Pline prouve que la tradition attachait toujours le nom de Scamandre à un cours d'eau débouchant de l'Hellespont, près de Sigée. Mais qu'était ce cours d'eau? Etait-ce le trop plein du *Scamandre dérivé*, descendant l'hiver d'Erkessi-Keui? était-ce la branche du Kalifatli-Osmak la plus rapprochée du Menderé? ou bien n'était-ce en réalité qu'un

(1) *Découvertes dans la Troade*, pièce justificative XIV, p. 209.

(2) « Troadæ primus locus Hamaxitus; deinde Cerebrenia, ipsaque Troas, Antigonia dicta, nunc Alexandria, colonia romana; oppidum Nee, Scamander amnis navigabilis, et in promontorio quondam Sigæium oppidum. Dein portus Acheorum, in quo influit Xanthus, Simoenti junctus, stagnumque prius faciens Palæscamander. (Plin., *Hist. natur.*, l. V, ch. 33.)

autre nom pour « le Xanthe uni au Simoïs? (1) » Nous n'en savons rien et nous n'hésitons pas à croire que Pline lui-même n'avait à cet égard aucune notion plus précise. Pas plus que Strabon, en effet, il n'avait pu se rendre compte des conditions présentes du Simoïs et du Scamandre.

Les détails dans lesquels nous sommes entrés prouvent que c'est à l'entreprise de Lechevalier que la science doit d'avoir pu se faire une juste idée de ce que ces conditions étaient au temps d'Homère, de ce qu'elles étaient devenues dès avant l'ère chrétienne, de ce qu'elles sont encore aujourd'hui. Il nous est loisible maintenant de reprendre l'exposé que nous avions momentanément interrompu, et de nous acheminer avec l'illustre voyageur au terme de son exploration, à la découverte définitive du site de la Troie d'Homère.

e. La découverte du site de Troie.

« La position des sources du Scamandre, dit Lechevalier, conduisait naturellement à reconnaître celle de la ville de Troie. Il était tout simple de supposer que le village le plus voisin de ces belles sources devait occuper l'emplacement de l'ancienne ville.... Je monte donc au village de Bounarbachi par une pente douce et facile, et je traverse d'abord un vaste cimetière, dont chaque tombe est ornée d'une colonne de marbre ou de granit. Près de la mosquée j'aperçois un large banc, porté sur deux appuis, dont l'un est un triglyphe et l'autre un chapiteau corinthien d'un style très-pur. Voilà des monuments d'art; n'y aurait-il pas eu autrefois quelque ville importante sur cette colline? Le voisinage d'une plaine fertile et des belles sources que je viens de voir aurait été sans doute un puissant attrait pour ses fondateurs.

« J'avance toujours en montant vers le village, et à un

(1) Tels sont aussi les doutes de Forchhammer. *Beschreibung*, etc., p. 26.

mille au delà, du côté de l'est, je me trouve subitement arrêté sur les bords d'un affreux précipice, qui entoure presque de toute part la colline où je suis placé. Deux pas de plus, et je tombais à quatre cents pieds de profondeur.

« Le torrent qui coule au fond de ce précipice est le Simoïs, qui, comme je l'ai dit, prend sa source au mont Cotylus. Quand il est grossi par les pluies ou par la fonte des neiges, il couvre de ses eaux l'étroit vallon qui les contient. Mais, comme il est le plus souvent à sec, les habitants des villages voisins profitent avec sécurité de cet heureux intervalle pour cultiver son lit et ses rivages rendus fertiles aux dépens des contrées qu'il a dépouillées.

« Du sommet de cette éminence, que les Turcs appellent Balli-Dagh (montagne de miel), à cause des nombreux essaims qui se trouvent dans les rochers voisins, je découvre la plaine de Troie dans toute son étendue. Les deux chaînes de collines qui l'entourent se dirigent, l'une vers le cap Ieni-cheher, l'autre vers la pointe d'Intepé. Celle de droite, qui s'étend entre Tchiblak et Atché-keui (1), est plus riante que l'autre. Mes yeux embrassent à la fin tout le nord de la mer Égée, les îles de Ténédos, d'Imbros, de Samothrace, les sommets du mont Athos et la Chersonèse de Thrace, située de l'autre côté de l'Hellespont.

« Au moment où j'admirais les avantages de cette situation et la beauté des points de vue, un spectacle nouveau vint frapper mes regards. Je remarquai avec étonnement des monticules (*tumuli*) semblables à ceux que j'avais trouvés dans diverses parties de la plaine.

« Ce n'est pas tout. En examinant avec soin la superficie du rocher de Balli-Dagh, je distingue les fondements d'anciens édifices dont la maçonnerie paraît avoir la consistance du rocher lui-même. Ces fondements ne sont-ils point ceux de quelque ancienne ville? Ces monuments ne sont-ils point les tombeaux de ses guerriers? Ces colonnes de marbre (2)

(1) C'est le Callicolone de l'Iliade.

(2) Il s'agit sans doute des colonnes vues dans le cimetière.

ne sont-elles point des débris de ses temples et de ses palais (1)? »

Nous avons cru ne pouvoir mieux faire que de laisser Lechevalier nous raconter lui-même l'histoire de sa découverte, et nous dépeindre les impressions éveillées en lui par le spectacle *des lieux où fut Troie*. Mais le tableau qu'il vient de tracer est-il bien conforme à la description qu'Homère nous a laissée de la ville et de son site? Il se le demande, et les traits essentiels de cette description que nous avons déjà rappelés (2), nous permettent, comme il le fait lui-même, de répondre par l'affirmative. Sur un point seulement, Lechevalier était demeuré longtemps perplexe. Le portrait que fait Homère de la citadelle de Troie, l'épithète ἄκρης qu'il lui donne, l'autorisaient bien à croire qu'elle était située sur une éminence (3). Cependant il s'étonnait que ce grand poëte n'eût pas fait mention des précipices qui dominent le Simoïs, et dont l'aspect effrayant et pittoresque était si digne de son pinceau. Mais enfin il se rappelle le passage de l'Odyssée, dans lequel Homère nous montre les Troyens disputant entre eux sur ce qu'il faut faire du cheval colossal *qu'ils ont traîné avec de pénibles efforts jusque dans leur citadelle.* « Les uns voulaient ouvrir avec le fer cruel la cavité du cheval; les autres proposaient de le tirer jusqu'au sommet et de le précipiter sur les rochers (4). » Cette fois encore Lechevalier pouvait donc se féliciter de son inébranlable confiance dans la véracité d'Homère.

Pour la découverte du site de Troie, comme pour tout le reste de son exploration, Lechevalier eut la satisfaction de voir ses opinions justifiées par le témoignage presque immédiat de ses contemporains. Dans le même chapitre où il raconte sa visite à Bounarbachi et au plateau de

(1) *Voyage dans la Troade.* Troisième partie, ch. VI, p. 165.

(2) Voyez ci-dessus, p. 21.

(3) *Il.*, XXIV, 700; IV, 508; VII, 21; VI, 512, 88, 257, 317; V, 460; XX, 52; XXII, 172.

(4) *Odyss.*, VIII, 494-504.

Balli-Dagh, il cite divers passages de voyageurs anglais qui, venus après lui, confirment ses observations. Toutefois ce fut seulement vingt-quatre ans plus tard, en 1811, que Mauduit, en étudiant attentivement le plateau de Balli-Dagh et notamment l'espèce d'éperon rocheux qui fait saillie sur le ravin du Simoïs, y retrouva les restes encore visibles d'antiques fortifications et d'antiques murailles, dont il a dans son livre donné la description et le plan.

« La découverte, dont je vais entretenir le lecteur, dit-il au début de son mémoire publié seulement en 1840, est relative à la ville de Troie, la célèbre Ilion. Je crois encore être le premier voyageur qui, dans les temps modernes, ait vu pierre sur pierre de cette antique cité, le premier du moins qui ait vu et tracé une partie plus ou moins notable des lignes de fortifications, qui concourent, avec la configuration du sol, à prouver que sur le point indiqué par M. Lechevalier comme étant celui où s'élevait la ville fondée par Ilus, il exista, en effet, à une époque des plus anciennes, une ville capable de soutenir un long siége. »

Comme nous l'avons fait pour les sources du Scamandre, nous renvoyons au livre de Mauduit, et aux plans qui l'accompagnent, les lecteurs curieux d'étudier en détail les restes de l'acropole d'Ilion. Nous ajouterons seulement que cette découverte a été pleinement confirmée par le témoignage de nombreux voyageurs (1), et notamment par les consciencieuses explorations du lieutenant Spratt et du

(1) « La Pergame, dit M. Didot, est inaccessible du côté du Simoïs; des rochers à pic, au pied desquels coule le Simoïs, forment, vers cet endroit, une position inexpugnable... Dans cette excursion, et celle que je fis quelques jours après, je ne pus découvrir les traces de fondations dont quelques voyageurs ont parlé très-vaguement, mais je fus plus heureux lorsqu'à mon retour de Constantinople je visitai de nouveau la Troade. » Dans le récit de cette seconde visite, M. Didot mentionne en effet les fragments de murs encore debout et les restes de fortifications qu'il a reconnus. (*Notes d'un voyage fait dans le Levant*, etc., p. 39 et 121.) Sur le même sujet, voyez ci-après les *Notes* et le dessin de M. Georges Perrot.

Dr Forchhammer. Dans sa description de la plaine de Troie, celui-ci déclare, en termes exprès, qu'il est heureux de pouvoir rendre aux investigations de Mauduit la justice qui leur est due (1).

§ IV.

Examen du système qui fait de la colline d'Hissarlik le site de la Troie homérique.

Ce qui donne tant d'intérêt à l'exploration de Lechevalier, ce qui a valu à sa découverte tant et de si précieuses adhésions, c'est la méthode rigoureuse qu'il s'était imposée et dont il ne s'est jamais départi ; c'est son attention judicieuse à toujours comparer le caractère de la contrée avec le texte d'Homère, et à contrôler l'un par l'autre. Ce mérite ne paraît pas avoir été sensible aux yeux de M. Schliemann. Après avoir, dans son dernier ouvrage, rappelé les noms des auteurs qui à la suite de Lechevalier ont placé le site de Troie au village de Bounarbachi et sur le plateau contigu (2) : « Cette théorie, disait-il, ainsi que je l'ai exposée dans mon livre intitulé *Ithaque, le Péloponnèse* et *Troie*, est en tout et à tous égards en contradiction avec les données de l'Iliade (3). » Sous ce rapport, l'opinion qui place à Hissarlik le site de Troie mérite-t-elle d'être préférée? C'est ce que nous allons maintenant examiner.

Déjà Strabon élevait une objection puissante contre la prétendue identité de ce qu'il appelait l'*Ilion d'à présent*

(1) « *Dessen Untersuchungen wir uns freuen die gebührende Anerkennung zu bezeugen.* » Beschreibung, etc., p. 24.

(2) A la liste des ces auteurs qu'il a déjà donnée dans son premier ouvrage et que nous avons transcrite ci-dessus, p. 9, M. Schliemann ajoute ici le nom de M. le professeur Ernst Curtius, qui, après avoir visité la Troade en compagnie de MM. Adler, Mullendorf et Hirschfeld, dans un discours prononcé à Berlin au mois de novembre 1871, a maintenu l'opinion de Lechevalier.

(3) *Antiquités troyennes.* Introduction, p. XLIII.

avec l'Ilion homérique : c'était la trop grande proximité de l'Hellespont. Strabon évaluait à 20 stades (3,700 mètres), la distance de la nouvelle Ilion au naustathme, telle qu'elle existait de son temps, et il estimait qu'elle avait pu être bien moindre à l'époque du siége de Troie, parce que depuis cette époque l'accroissement continu des alluvions avait éloigné la mer. « A cette distance, disait-il, comment les Grecs eussent-ils pu négliger si longtemps de protéger leur camp par une muraille, et comment les Troyens eussent-ils pu attendre que la muraille fût élevée pour attaquer les vaisseaux (1) ? » D'une manière générale on peut dire qu'une ville dans la position d'Hissarlik eût été incapable d'opposer une longue résistance à un ennemi quelque peu puissant et maître de la mer. Elle aurait dû promptement subir le sort des cités dont M. Schliemann a trouvé les ruines superposées sous le sol d'Hissarlik. Elle n'eût jamais pu devenir la capitale de la Dardanie.

Que si, laissant de côté ces considérations générales, nous descendons aux détails, nous allons voir les difficultés s'offrir à nous de toutes parts. Ce sera d'abord la position de cette Troie prétendue par rapport au Scamandre. Dans le récit homérique, nous voyons que pour aller de Troie au camp grec il fallait traverser le Scamandre. Cela n'eût pas pu être si, comme Hissarlik, la Troie antique eût été située sur la rive droite du fleuve, du même côté que le camp des Grecs. M. Schliemann l'a bien senti, et il a essayé d'échapper à cette difficulté de plusieurs façons. Dans son premier ouvrage, il affirme que : « dans l'Iliade les mouvements des deux armées prouvent jusqu'à l'évidence que le naustathme et le camp grec se trouvaient entre Sigée et l'embouchure du Scamandre. Cette dis-

(1) *Géogr.*, l. XIII, § XXXVI. Une autre objection que présente Strabon est l'impossibilité de concilier avec la position d'Hissarlik le passage d'Homère, où il représente Mars excitant le courage des Troyens, tantôt du sommet de la ville, tantôt sur les bords du Simoïs, près de Callicolone. (*Il.*, XX, 51-53.

tance est à présent de 1,720 mètres, mais certaines traces d'un lit fluvial, trouvé à environ 280 mètres plus à l'est ne permettent pas de douter que l'embouchure du Scamandre n'ait été, au temps de la guerre de Troie, à environ 2 kilomètres de Sigée, ce qui agrandirait encore l'espace laissé libre pour l'établissement de la station maritime et du camp grec à l'ouest du Scamandre (1). » Malheureusement l'hypothèse de M. Schliemann a contre elle le témoignage formel d'Homère, qui place le camp grec sur la rive droite du Scamandre (2). Sous un autre rapport, cette hypothèse a contre elle l'autorité de Forchhammer qui nie que depuis les temps historiques le Scamandre ait changé son cours : « Le lit du Scamandre, dit-il, est large en moyenne de 200 à 300 pieds; le fond est de sable et de cailloux, tandis que le terrain de la plaine est une argile grasse. Les berges du fleuve ont de huit à dix pieds de haut et sont partout garnies de saules et autres arbres. Cette berge élevée détermine si rigoureusement le cours tortueux du fleuve, qu'un simple coup d'œil suffit pour nous donner la conviction que ce lit n'a pas pu changer (3). » Du reste, M. Schliemann ne se tient pas pour servilement lié à sa première hypothèse, et, dans ses *Antiquités troyennes*, il en présente une autre que voici : « L'ancien lit du Scamandre, dit-il, serait celui-là même dans lequel coule aujourd'hui le Kalifatli-Osmak, dont nous avons précédemment parlé, et qui sort des marais de Batak (Thymbria); même pendant la saison des pluies, ce torrent n'a qu'une quantité d'eau minime, en comparaison du lit immense dont il n'occupe pas même la dixième partie. » C'est pour cela que M. Schliemann ne croit pas se tromper en affirmant que ce lit a été autrefois celui du Scamandre (4). Mais quiconque a vu des cours d'eaux torrentiels sait bien

(1) *Ithaque*, etc., 188.
(2) Voy. ci-dessus, p. 21.
(3) *Beschreibung*, etc., p. 9.
(4) *Antiquités troyennes*, p. 28.

qu'il n'y a aucune proportion entre la largeur de leur lit, où le chenal est sans cesse variable, et la masse d'eau qu'ils charrient. Ce n'est donc pas là une considération qui puisse nous autoriser à déplacer sans plus de façon le cours du Scamandre. Ici d'ailleurs nous rencontrons encore le témoignage de M. Forchhammer, qui non-seulement a déclaré, comme nous l'avons vu, que depuis les temps anciens le lit du Scamandre n'a pas changé, mais qui, dans dans son mémoire comme sur sa carte, nous montre le Kalifatli-Osmak naissant des collines situées à l'est de la plaine, ayant son embouchure propre dans l'Hellespont, en un mot complétement indépendant du Scamandre. Cet ancien lit d'ailleurs, M. Schliemann lui-même nous l'apprend, passe à 15 minutes, soit 1500 mètres d'Hissarlik, en sorte que l'espace intermédiaire aurait été assurément trop resserré pour suffire aux mouvements des deux armées.

Tout ceci eût été de nature à ébranler l'opinion de M. Schliemann, si une raison supérieure ne l'avait obligé à y persister. « Homère, nous dit-il lui-même, mentionne à plusieurs reprises le confluent du Scamandre et du Simoïs, et place le champ de la plupart des batailles entre la ville et les deux fleuves. » Or le Simoïs de M. Schliemann n'est pas celui que nous connaissons, celui qui a sa source au Cotylus, qui débouche dans la plaine troyenne à Bounarbachi, qui dans ses crues entraîne avec lui arbres et rochers, qui enfin va se jeter dans l'Hellespont près de Sigée, dans ce même lit qui lui a été autrefois commun avec le Scamandre. Non, il y a pour M. Schliemann un autre Simoïs. Il l'a reçu et accepté tout fait des mains des anciens habitants d'Ilium novum, qui l'avaient inventé pour le besoin de leur cause, au temps où le véritable Simoïs se dérobait sous le nom de Scamandre aux recherches des antiquaires. Ce nouveau Simoïs est un très-modeste torrent, le Dumbrek-sou, qui descend, comme nous l'apprend M. Schliemann, de la vallée de Chalil-Owasi, vallée arge de 2,000 mètres et longue de 6,000 mètres environ, et

à l'extrémité de laquelle se voient encore les importantes ruines de la ville d'Ophrynium. Dans ces conditions, le Dumbrek-sou ne reproduit nullement les fureurs du Simoïs, et sous ce rapport la ressemblance manque ; mais il a l'avantage de couler au nord d'Ilium-Hissarlik, comme l'ancien Simoïs coulait dans la plaine au nord de l'Ilium de Priam ; le fleuve suit ainsi le déplacement de la ville. La difficulté toutefois n'était pas encore entièrement levée. L'ancien Simoïs se réunissait au Scamandre : or il n'y a pas de trace d'une rencontre entre le lit du Dumbrek-sou et le lit du Menderé, reconnu par Lechevalier et tant d'autres pour avoir été celui du Scamandre. De là, pour M. Schliemann et les partisans de son système, la nécessité de supposer à tout prix un changement dans le cours du Menderé, de le reporter même jusqu'au lit du Kalifatli-Osmak, qui, lui, reçoit en effet le Dumbrek-sou.

Les considérations qui précèdent suffiraient, ce nous semble, à condamner radicalement l'hypothèse de Troie-Hissarlik ; mais les fouilles même pratiquées par M. Schliemann, si intéressantes d'ailleurs, fournissent contre son système d'autres arguments décisifs. Dans une profondeur de décombres qui varie de 14 à 16 mètres, M. Schliemann a trouvé, dit-il, cinq couches de ruines bien distinctes. La première comprend les ruines de la ville grecque fondée par les Lydiens, protégée ensuite et magnifiquement développée par Alexandre, par ses successeurs et par les Romains ; celles-là sont purement helléniques. Mais les quatre couches qui se succèdent au-dessous de la première, nous offrent une mine inépuisable de terres cuites et d'autres objets qui n'ont pas la ressemblance la plus éloignée avec les produits de l'art hellénique. « Pendant mes trois ans de fouilles, dit M. Schliemann, j'ai pu chaque jour acquérir de plus en plus la conviction qu'il nous est impossible de fonder sur notre propre manière de vivre une idée, même approximative, du mode d'existence des quatre peuples qui ont successivement habité cette hauteur, avant qu'elle ait été occupée par les Grecs. L'état social doit y avoir été épouvantable.

car on ne saurait expliquer comment on y trouve en succession toujours irrégulière (*sic*) les murs d'une maison construite sur les murs d'une autre (1). » Les archéologues ont donné raison à M. Schliemann, au-delà toutefois de ce qu'il devait désirer. Car, tandis qu'il place les ruines de Troie à la seconde couche de décombres (seconde couche à partir du sol), les archéologues affirment que ces ruines, si l'on en juge par les caractères qu'elles présentent, remontent à une époque bien plus ancienne que celle de la guerre de Troie, et appartiennent à une civilisation bien moins développée. « Il n'est guère possible, dit M. François Lenormant, dans le remarquable article qu'il a publié sur les *Antiquités troyennes* (2), il n'est guère possible d'admettre qu'au douzième ou même au onzième siècle avant notre ère, ce peuple puissant, ou même aucun peuple de l'Asie Mineure, en fût encore à cet état de réelle barbarie qu'attestent les objets découverts par milliers dans les excavations de M. Schliemann. » En se fondant sur la comparaison avec les objets analogues trouvés en Chypre, à Rhodes, à Santorin, et en général dans tout l'archipel grec, M. Lenormant pense qu'il est impossible de faire descendre l'âge de ces restes au-dessous du XVII^e^ ou du XVIII^e^ siècle avant Jésus-Christ. Ces antiquités ont une parenté manifeste avec la civilisation de l'âge de bronze, telle qu'elle se montre depuis la Scandinavie jusque dans l'Italie centrale.

Si M. Schliemann n'avait pas été sous l'empire de préoccupations exclusives, il eût été frappé lui-même du contraste que présente le résultat de ses fouilles, exposé dans son second ouvrage, avec les idées qu'il professait dans le premier sur les caractères que devaient offrir les ruines troyennes (3). C'étaient notamment des constructions

(1) *Antiquités troyennes*, Introduction. C'est peut-être *régulière* qu'il faut lire.

(2) Voyez *le Temps* du 7 mai 1874.

(3) Voyez *Ithaque*, etc., notamment chap. XVI et XVII.

cyclopéennes qu'on devait s'attendre à rencontrer, et cependant M. Schliemann déclare n'avoir trouvé dans l'amas de décombres qu'il a fouillé que des constructions en pierres jointes avec de la terre (1). Mais ce qui n'est pas moins étrange, c'est que sur le plateau de Balli-Dagh, si dédaigneusement traité par M. Schliemann, il existe des restes de murs, très-régulièrement construits, qui, plus ou moins, se rapprochent du caractère cyclopéen. Mauduit les a signalés. Forchhammer les a reconnus, et en a même donné le dessin en un coin de sa carte allemande. M. Georges Perrot, en 1856, les a également vus et dessinés. On en trouvera la reproduction jointe à ses Notes.

M. Schliemann a tiré de l'absence de débris considérables à Balli-Dagh son principal argument contre l'existence de Troie sur ce plateau. Il eût dû se rappeler ce que déjà Strabon répondait à cette objection : « Troie, après sa destruction, n'a point été rebâtie, et les villes voisines ont été construites ou agrandies avec ses ruines (2). » Mais ces

(1) *Antiquités troyennes*, p. XXIV.

(2) *Géogr.*, l. XIII, § XXXVII. « On présume que ceux qui voulurent relever cette ville, dit encore Strabon, aimèrent mieux la rebâtir ailleurs, évitant son ancien sol, comme un lieu de mauvais augure, soit à cause des malheurs qu'elle avait essuyés, soit à cause des malédictions qu'Agamemnon, suivant une ancienne coutume, avait prononcées contre elle. »

« Nous avons devant nous ici à Athènes, écrivait dernièrement M. Nicolaïdès, l'exemple le plus frappant de la force destructive du temps. Où sont les matériaux de nos murailles, de la muraille phalérique, de la muraille longue, de la muraille qui comprenait le Pirée et Munychie? où est la quantité énorme de marbres que contenait le stade de l'Ilissus? Pas un gradin ne reste. Un hermès et quelques pierres qui marquent le péridrome, voilà ce que les excavations récentes ont découvert. Où sont les restes de tant d'édifices dont nous parle Pausanias? Le tesson même a presque disparu des environs d'Athènes : il est ramassé, pulvérisé et employé pour les constructions nouvelles. » — D'ailleurs la complète destruction de Troie après sa chute, est le cri de toute l'antiquité. Nous regrettons que l'espace nous manque pour transcrire les nombreuses citations que M. Nicolaïdès, dans une de ses lettres, nous a adressées sur ce sujet.

ruines elles-mêmes n'ont pas complétement disparu. Les rapports des voyageurs que nous avons cités ont signalé les restes encore visibles des anciennes fortifications de Pergame ; les débris que M. Schliemann lui-même a rencontrés, exhumés dans ses courses et ses fouilles sur le plateau de Balli-Dagh et à Bounarbachi, prouvent que ses prédécesseurs ne se sont pas trompés (1). Ces débris ne sont pas assurément ceux d'une ville grecque, mais l'absence même de ce caractère démontre leur antiquité. « On se procure facilement des médailles à Alexandria-Troas, a dit Mauduit ; on en trouve également à Ilium novum, et sur tous les points où il a existé des villes d'une antiquité moyenne ; j'en ai en vain demandé à Bounarbachi. Il paraît que l'on ne peut s'en procurer, qu'on n'en trouve point sur le plateau qui l'avoisine, là où je viens de prouver qu'une ville a existé. Or cette disette de médailles concourt à confirmer l'opinion qu'on doit avoir de la haute antiquité de cette ville ; car, si les restes que j'ai vus étaient ceux de quelque établissement formé depuis la chute de Troie, le sol que ces restes couvrent ne serait pas plus privé de médailles que celui des villes que je viens de nommer. En fouillant sur le sol de Troie, je n'ai trouvé que des fragments de poterie et de tuile (2). »

M. Schliemann montre donc une injuste exigence, lorsqu'il reproche au plateau de Balli-Dagh de ne pas offrir aux explorateurs, en quête du site de Troie, de suffisants vestiges d'antiquités. La colline d'Hissarlik lui en a sans doute offert de plus nombreux ; mais la masse de débris qu'il y a trouvés amoncelés sont, nous l'avons vu, bien plus contraires que favorables à sa thèse. A l'égard de ce sol préféré, il fait preuve d'ailleurs d'une indulgence singulière. Hissarlik offre de nombreuses antiquités, nullement homériques, il est vrai ; mais Hissarlik, lui-même le déclare,

1) Voyez *Ithaque*, etc., ch. XVI, et XVII ; et *Antiquités troyennes*, art. XLIV.

(2) *Découvertes dans la Troade*, p 64.

n'offre pas trace d'une acropole, d'une citadelle. Comment cependant concevoir l'antique Ilion sans sa Pergame? Cette difficulté n'arrête point M. Schliemann ; voici comment il s'en débarrasse. « Je me range, dit-il, de la manière la plus décidée, à l'opinion que Troie n'avait point d'acropole, et que la Pergame n'est qu'une pure invention d'Homère..... Homère n'est pas un historien, il est un poëte épique ; l'amplification chez lui n'a rien qui doive étonner (1). »

Nous bornerons ici l'examen que, dans ce dernier paragraphe, nous nous étions proposé de faire des théories de M. Schliemann. Partant du principe posé par Lechevalier, que, pour arriver à la détermination du site de Troie et à la solution de tous les grands problèmes de topographie homérique, il fallait procéder en comparant sans cesse le caractère de la contrée avec le texte du poëte, nous nous sommes demandé lequel des deux systèmes, celui de Lechevalier ou celui de M. Schliemann, répondait le mieux à ce programme. Il me semble que l'examen auquel nous nous sommes livré ne laisse point la question douteuse, et qu'après comme avant les travaux de M. Schliemann, les grands résultats de l'exploration de Lechevalier, complétés par les recherches et les documents de ses continuateurs, demeurent le dernier mot de la science.

Notre œuvre critique est maintenant achevée. Mais, avant de nous éloigner d'un sujet, dont l'intérêt s'est accru pour nous à mesure que nous l'avons mieux étudié, nous voudrions soumettre encore à nos lecteurs une pensée qui s'est offerte à nous dans le cours de ce travail.

Ce fut une grande chose, à la fin du siècle dernier, d'avoir reconnu le site et les restes, si longtemps oubliés, de l'antique Ilion ; d'avoir rendu à la curiosité et à la vénération du monde moderne ces lieux qui furent le théâtre d'un des événements les plus considérables de l'histoire, et en même temps le berceau de la poésie homérique, mère elle-même

1) *Antiquités troyennes.* Introd., p. XII.

de la littérature et de l'art classiques. Mais nous-mêmes n'avons-nous rien à faire aujourd'hui pour compléter cette *recouvrance*? Après avoir retrouvé le site de Troie, et ce qui subsiste de ses ruines, n'avons-nous rien à faire pour les préserver des outrages d'une indiscrète civilisation, parfois plus à redouter que l'indifférence et la barbarie des âges passés? Lorsque de toutes parts se propage le culte de l'antiquité, lorsque les vieilles cités de la Grèce et de l'Asie secouent la poussière qui les recouvre, ou même renaissent à la vie, Troie restera-t-elle délaissée? Sur cette plaine, qu'elle illustrait, règne encore la même désolation que nous dépeint Strabon. Ces eaux qui pourraient faire sa richesse et sa beauté l'inondent et la ravagent, en font le séjour de la misère et de la fièvre (1).

Déjà, il est vrai, l'industrie privée a tenté quelques efforts pour ramener, au moins sur les coteaux voisins, la culture et l'activité (2). Mais il s'agit ici d'une cause qui intéresse le monde civilisé tout entier, et nous voudrions que ce fût ce monde lui-même qui s'en fît le protecteur. Il y a tantôt vingt-cinq ans, M. le professeur Forchhammer, dans la préface de son Mémoire, montrait à ses frères allemands le concours des tribus grecques devant Troie, comme un exemple de ce qu'ils avaient à faire pour conquérir leur unité (3).

(1) A la suite de son exploration, M. Forchhammer fut gravement malade de la fièvre. MM. Perrot et Heuzey rapportèrent de leur excursion le germe d'une fièvre pernicieuse, qui mit leur vie en danger.

(2) Nous nous référons à ce que nous avons dit (voyez p. 8) de la vaste propriété créée à Thymbria par M. Frédéric Calvert. D'après un passage des *Antiquités troyennes*, M. Calvert avait en projet de grands travaux d'asséchement.

Nous avons vu ce que l'Antiquité avait déjà fait pour améliorer le régime des eaux dans la plaine, dérivation du Scamandre, coupure du littoral au marais de Lisgar. Il y aurait des travaux analogues à faire pour les Osmaks à l'est de la plaine.

Un noble travail, s'il est possible, serait l'établissement d'un barrage pour retenir et emmagasiner les eaux du Menderé-Simoïs à l'extrémité du ravin de Bounarbachi.

(3) M. Forchhammer était alors, comme il est encore aujourd'hui,

Dans une pensée plus large, nous voudrions proposer le même exemple à tous ceux, peuples ou individus, qui ont foi en l'unité du genre humain, qui la considèrent comme la grande promesse du passé, comme la grande espérance de l'avenir. Pour ceux-là, le culte des cités antiques auxquelles se rattache le souvenir des plus nobles évolutions de l'humanité, ce culte, dis-je, est un culte religieux; c'est un hommage rendu à l'œuvre de la Providence, retracée dans les grands monuments de l'histoire. Jérusalem, Athènes, Rome, sont aujourd'hui comme des temples accessibles à tous, vers lesquels se tourne et voudrait s'acheminer tout homme qui a sa pleine conscience d'homme. La « sainte Ilion » n'aura-t-elle pas sa place dans cette religion des antiques *métropoles*, des *cités-mères* de l'humanité?

professeur à l'Université de Kiel, et le duché de Holstein réclamait ce que depuis il a obtenu, sa réunion à l'Allemagne.

EXCURSION A TROIE

ET AUX

SOURCES DU MENDERÉ

---

25 juillet 1856.

M. Heuzey et moi quittons Mételin à onze heures du soir, accompagnés d'un *zaptié* turc, Hassan-agha, qui a fait avec nous le tour de l'île de Lesbos, et dont nous avons eu beaucoup à nous louer.

26 juillet 1856.

Le matin nous sommes entre Ténédos, assez médiocre d'aspect, et le long plateau, peu élevé au-dessus de la mer, qui forme la côte occidentale de la Mysie, et qui court depuis le cap Lectum jusqu'au cap Sigée. La ville de Ténédos, blanche et sans arbres comme une ville grecque des Cyclades, regarde la côte ; l'île paraît toute nue. En face de nous, la falaise basse qui règne sans interruption sur tout ce rivage, et court du nord au sud, ne signifie pas grand' chose ; ce qui relève la vue de l'ensemble, ce sont les sommets coniques et dentelés, de formation volcanique, qui s'élèvent derrière Alexandria-Troas, c'est dans le lointain la masse de l'Ida, le haut sommet du Gargare. En approchant de l'entrée des Dardanelles, on se trouve

presque en face d'Imbros. Par-dessus cette île largement étendue dans la mer et ses sommets agréables et variés, apparaît l'admirable montagne de Samothrace, terminée par une cime pyramidale. Par ses formes hardies et imprévues, Samothrace rappelle Caprée, mais avec plus de grandeur.

Entrée dans les Dardanelles. L'aspect de ce détroit n'a rien de bien frappant. Si la côte d'Asie est assez verte et descend à la mer par des pentes qui ne manquent pas de grâce, si la plaine de Troie, largement ouverte entre Rhétée et Sigée, attire les yeux, la côte d'Europe, formée d'une falaise marneuse, monotone et peu élevée, n'est pas belle. A peine de place en place, comme par exemple à côté de l'ancienne Éléonte (*Eski-Hissar*), quelques petites vallées fertiles et plantées d'arbres interrompent cette uniformité.

Tchanak-Kalessi, la ville que les Levantins appellent les Dardanelles, est surtout turque ; elle a environ 12,000 habitants, mais ne présente rien d'intéressant. On n'y trouve aucun débris antique, et les maisons en bois n'ont pas même ces couleurs voyantes et variées que l'on rencontre quelquefois en Turquie. Abydos était à 4 ou 5 kilomètres plus loin, au N. E.

Après avoir passé notre journée à chercher des chevaux et à croire toujours que nous allons partir par terre, nous finissons par nous trouver sur les quatre heures dans un caïque turc, qui nous porte en deux heures à *Koum-Kalé*, qui mérite bien son nom (Château des sables). C'est un village turc d'environ 150 maisons, construit sur des dunes sablonneuses, qui se sont formées peu à peu à l'embouchure du Scamandre, et avancent maintenant dans la mer là où existait autrefois un golfe. Koum-Kalé a une forteresse qui commande l'entrée du détroit et répond à celle de Sedil-Bahr sur la côte opposée. C'est sans doute à peu près l'emplacement de l'ancienne ville d'Achilleium, bâtie ou tout au moins possédée longtemps par les Mityléniens. Nous y trouvons plusieurs fragments antiques, un fût de

colonne dorique, un sarcophage assez ordinaire, un grand vase en marbre d'un dessin assez bizarre.

27 juillet 1856.

Iénicher ou *Ghiaour-Keui* est un village chrétien sur l'emplacement de l'ancienne Sigée ; il se compose de 300 maisons qui ont toutes un aspect assez misérable. Au reste, les chrétiens dans ce pays-ci n'ont pas l'air beaucoup plus actifs ni plus intelligents que les Turcs ; ils se mettent moins bien ; ils ont moins de tenue et de dignité extérieure. Voilà toute la différence. On trouve pourtant un peu plus de confort, si ce mot est de mise, un peu plus de ressources dans les villages grecs de la Troade que dans les villages turcs. A Iénicher, nous réussissons à nous procurer des chevaux qui nous porteront, nous et notre très-léger bagage, pour tout le temps que nous passerons en Troade. Chaque cheval est accompagné de son propriétaire, qui en prendra soin.

De l'ancienne Sigée il reste quelques fûts de colonne, quelques grosses pierres taillées éparses dans les murs des maisons. L'abondance de médailles que l'on trouve en ce lieu, quelques-unes de Sigée même, quelques-unes des villes voisines, comme par exemple d'Abydos, prouve que cette ville avait une certaine importance. Entre *Koum-Kalé* et le village chrétien, on rencontre deux ou trois sarcophages et, à peu de distance des maisons, deux tumulus dont l'un, le plus rapproché de la mer, est le tombeau d'Achille, ou du moins celui qu'honora sous ce nom toute l'antiquité. Il semble d'ailleurs, en lisant les vers du poëte, qu'on le reconnaisse tout d'abord.

Aperçue tout entière de cette hauteur, la plaine de Troie ne frappe pas, toute préparée que soit l'imagination. Elle est enfermée de toutes parts entre des collines basses et uniformes, entre de longs plateaux qui s'élèvent à peine au-dessus du niveau de la vallée ; à demi jaune, à demi verte, plantée en quelques endroits de mûriers clair-semés,

elle ne console pas, par des teintes riches et vives, les yeux vite lassés de cette médiocrité. A peine entrevue par-delà le premier rang des collines de la Cébrénie, la tête de l'Ida ne suffit pas à relever cette monotonie. La seule originalité de la plaine de Troie, ce sont les nombreux tumulus ; de quelque côté que l'on regarde, on en aperçoit un ou deux. Je ne crois pas d'ailleurs qu'après quelque temps, il soit facile de se représenter de mémoire la plaine de Troie, qu'on puisse la revoir les yeux fermés, comme on revoit après bien des années, dès qu'on y songe, la plaine d'Athènes ou celle de Sparte.

Nous descendons à *Koum-Keui*, petit hameau turc, auprès duquel se trouve un cimetière rempli de fûts de colonnes ioniques et doriques, de fragments de frises ou d'architraves, tout cela d'une assez basse époque.

Plus loin, une montée presque insensible nous conduit sur le plateau d'*Hissarlik*, à peine élevé d'une trentaine de mètres au-dessus du niveau de la plaine. Il forme l'extrémité occidentale d'une chaîne de collines ou plutôt de plateaux qui, se rattachant à l'est aux montagnes de la Dardanie, s'avance dans la plaine entre le *Dumbrek-sou* et le *Menderé*. C'est là, à quatre kilomètres environ de la mer, et juste au-dessus de la plaine, que s'était établie la ville que Strabon dit avoir été fondée par les rois de Lydie et que nous trouvons ensuite habitée par une population éolienne ; c'est celle qui était connue sous le nom d'Ilion à partir du siècle d'Alexandre, et que les modernes appellent en général Ilium novum ou Ilium recens. Il n'en reste aucune ruine saillante, mais des fûts de colonnes, des chapiteaux, des blocs taillés épars dans tous les environs. Au moyen de quelques fouilles superficielles, les Grecs de *Califatli* en ont récemment tiré des mosaïques qui n'ont rien de remarquable, mais qui leur ont suffi pour paver toute l'église qu'ils venaient de construire. Enfin, ces fouilles ont mis à découvert l'aire d'un temple qui paraît avoir eu un ordre dorique et un ordre ionique. Partout où l'on a ouvert des tranchées, à quelques pieds au-dessous

du sol, on a rencontré des restes. Des fouilles en cet endroit, bien conduites et poussées sur une grande étendue de terrain, pourraient avoir de l'intérêt.

M. Webb, dans son ouvrage intitulé : *Topographie de la Troade ancienne et moderne,* place Troie un peu en arrière d'Ilium novum, au sud-est de *Tchiblak-Keui,* dans un endroit qui sur sa carte fait l'effet d'une colline nettement détachée de ce qui l'entoure. Dans la réalité, il n'en est pas ainsi ; le plateau continue à l'est d'Ilium novum avec des ondulations insensibles ; et l'on ne peut seulement pas trouver au juste la place où M. Webb a cru reconnaître l'ancien site de Troie. Vers le sud surtout, du côté du Scamandre, le plateau se confond peu à peu avec la plaine et l'on en descend presque sans s'en apercevoir. Il n'y a rien là qui s'accorde avec ce que l'on sait des autres villes de l'âge héroïque, avec la nature des sites que l'on aimait à choisir, dans ces temps de désordre et de lutte, pour y asseoir une ville ; cela ne répond guère non plus aux épithètes que donne souvent Homère à Troie Ἴλιος αἰπεινή (1), ἠνεμόεσσα (2). La position d'*Hissarlik,* s'élevant au-dessus de la plaine par des rampes mieux dessinées, conviendrait plutôt à une ancienne ville, et encore cette colline est-elle bien basse et d'un abord bien facile ; elle est trop rapprochée du rivage, surtout du rivage tel qu'il devait être à l'époque de la guerre de Troie, avant que le Scamandre eût poussé ses atterrissements jusqu'au-delà des caps Sigée et Rhétée. D'ailleurs, Strabon dit d'une manière formelle que Troie n'a jamais occupé l'emplacement de l'Ilion qui existe de son temps ; frappés des imprécations d'Agamemnon et du mauvais augure attaché à des lieux si célèbres par leurs infortunes, les Éoliens choisirent pour la nouvelle ville une situation différente et plus rapprochée de la côte. Cela, Strabon, si bien instruit de tout ce qui touche à l'histoire des colonies grec-

(1) *Iliade,* IX, 419, 686 et ailleurs.
(2) *Id.,* III, 305.

ques, le donne non comme une conjecture, mais comme un fait dont il est certain. Quant à placer, comme lui, Troie plus à l'est sur le site de l'*Iliensium pagus*, il y a les mêmes objections qu'à la mettre trop près de *Tchiblak;* c'est toujours le même plateau indécis, indéterminé, de toutes parts accessible. Il ne me paraît donc pas, malgré Strabon et les voyageurs qui se sont ralliés à son opinion en la modifiant plus ou moins, qu'il faille chercher Troie dans cette région du bassin inférieur du Scamandre.

Encore ceci contre le système qui place Troie sur le plateau de Tchiblak. La ville avait certainement une acropole. L'acropole, une hauteur fortifiée à la fois par la nature et par l'art, était la partie essentielle d'une ville des temps héroïques, quand elle n'était pas la ville tout entière. Homère d'ailleurs parle souvent de la citadelle de Troie et lui donne un nom particulier, Πέργαμος ; il y fait monter Hector et les femmes troyennes. Où trouver sur cette plate-forme large et unie, je ne dirai pas une colline, mais une éminence où placer le Pergame d'Homère?

Nous allons coucher le soir à *Califatli*, petit village grec d'une quarantaine de maisons. Tout petit et pauvre qu'il soit, il s'est fait construire, il y a cinq ou six ans, une petite église très-propre, ornée de boiseries assez jolies et parée de mosaïques que les paysans ont été déterrer dans les débris d'Ilium novum.

28 juillet 1856.

Départ de grand matin pour *Bounarbachi*. Nous remontons ainsi toute la plaine ; c'est en grande partie un vaste pâturage légèrement marécageux, avec de hautes herbes maintenant desséchées par la canicule. On comprend que, possesseurs d'un sol de cette nature, les Troyens aient été de grands éleveurs et dompteurs de chevaux. Maintenant encore, épars dans la plaine, on aperçoit d'assez nombreux troupeaux de bêtes à cornes et de chevaux. Dans toute la Troade, à la différence de ce que nous sommes habitués à

voir en Grèce, on trait les vaches ; mais leur lait et tout le fromage qu'on en tire se consomment dans le pays. En Grèce, sauf dans quelques districts plus riches en pâturages, on ne boit que du lait de brebis.

La culture est d'ailleurs presque nulle ; çà et là seulement quelques champs de maïs autour des villages, un peu d'orge, et de blé très-peu.

Tout ce pays est donc à peu près dans le même état qu'au temps d'Homère et nous y aurions, au printemps, reconnu cette prairie toute semée de fleurs dont parle le poëte :

.... ἔσταν δ' ἐν λειμῶνι Σκαμανδρίῳ ἀνθεμόεντι
(Il., II, 467.)

On y retrouve les plantes qu'il nomme et que les Troyens donnent à leurs chevaux :

Ἵπποι δὲ παρ' ἅρμασιν οἷσιν ἕκαστος
Λωτὸν ἐρεπτόμενοι ἐλεόθρεπτόν τε σέλινον
Ἕστασαν...

et celles que dévore l'incendie allumé par Vulcain sur les bords du Scamandre :

Καίοντο πτελέαι τε καὶ ἰτέαι ἠδὲ μυρῖκαι,
Καίετο δὲ λωτός τ' ἠδὲ θρύον ἠδὲ κύπειρον
Τὰ παρὰ καλὰ ῥεέθρα ἅλις ποταμοῖο πέφυκει.

Les roseaux, δόνακες, dont il est question ailleurs (X, 468), y sont aussi très-abondants et très-beaux. Enfin, sur toutes les collines environnantes, on trouve en très-grand nombre ces figuiers sauvages qui avaient donné leur nom à la colline d'Ἐρίνεος, si souvent nommée dans le cours de l'Iliade.

Nous arrivons, après un peu moins de deux heures de marche, aux sources de Bounarbachi. Le *Menderé*, que nous traversons plusieurs fois, a un lit souvent très-large que bordent de jolis saules, où les saules descendent et forment comme des îlots de verdure ; une eau claire et d'un bon goût y coule sur un sable fin et blond qui lui a

peut-être valu son ancien nom de Xanthe, mais cette eau ne remplit pas le quart du lit, et, à traverser dans les endroits où elle est le plus profonde, on n'en aurait pas jusqu'au genou. Il faut dire que nous sommes en juillet et que d'ailleurs cette année a été extraordinairement sèche.

Les sources de *Bounarbachi* sont au nombre de huit ou dix, jaillissant à peu de distance les unes des autres, au pied d'une petite colline qui borne de ce côté la plaine, dans un espace d'environ 300 mètres. Elles forment, parmi de beaux noyers, parmi des saules admirablement grands et touffus, un vaste marais, mais un marais d'eau rapide et courante tout plein de délicieux cresson et de hautes cannes de Provence, tout animé de vols et de chants d'oiseaux; puis enfin réunies, elles coulent dans la plaine, à peu près parallèlement au Scamandre, qu'autrefois elles allaient rejoindre à peu de distance de son embouchure; mais depuis le siècle dernier, nous dit-on, un bey a détourné ce ruisseau, connu dans le pays sous le nom de *Kirg-Ghios* (les 40 sources), pour arroser son tchiflik et l'a conduit vers la côte occidentale, au sud d'Iéni-Keui. Ce n'est que dans la saison pluvieuse qu'une partie des eaux provenant des sources suivent leur ancien lit et vont au Menderé. Quant à l'assertion de Lechevalier et de quelques autres partisans de son système, que parmi ces sources il y en a une chaude, une autre, ou plutôt un ensemble d'autres très-froides, de manière que l'on y puisse reconnaître ces mêmes sources qu'Homère place près des portes Scées: « l'une brûlante comme le feu, l'autre froide comme la grêle et la neige (1), » personne, dans le pays, nous assure-t-on, n'a entendu parler de cette différence, et, à les essayer soi-même, on les trouve toutes, à très-peu de chose près, à la même température, fraîches sans être très-froides, comme les autres sources des environs. Cela ne veut pas dire qu'en admettant, comme nous sommes disposés à le faire, que Troie ait été sur le *Bali-Dagh*, les

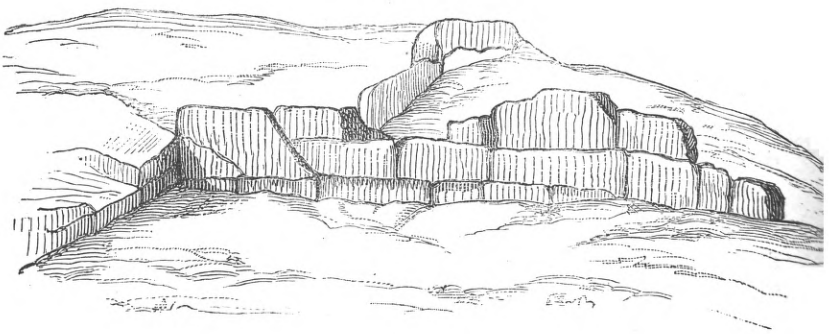
(1) *Il.*, XX, 73; XXI, 8, 25; VIII, 390; XIV, 434.

deux sources dont parle Homère n'aient pas existé à peu près où sont maintenant les fontaines de Bounarbachi. Mais on sait que les phénomènes de ce genre sont très-variables; on a de nombreux exemples de sources chaudes, qui se sont refroidies graduellement ou qui ont subitement disparu.

Après déjeuner, nous montons sur les hauteurs qui dominent Bounarbachi au sud, et, au S.-E., le *Bali-Dagh*. Ce n'est pas une montagne, mais c'est un coteau bien dessiné qui descend à la plaine par une pente très-sensible, sans être roide, mais qui, par derrière, tout enveloppé du *Menderé*, est presque inaccessible. De ce côté, la roche basaltique forme la masse de la montagne, se montre partout à nu, et s'élève presque verticalement du fond de la vallée. On arrive d'abord, en montant de Bounarbachi, sur un premier plateau où l'on n'aperçoit d'autres traces du passage des hommes que deux tumulus, dont l'un a été ouvert dernièrement; on l'a trouvé formé de pierres brutes jetées avec de la terre les unes sur les autres; le plateau paraît d'ailleurs assez grand et assez uni pour avoir porté des habitations.

Si l'on continue à marcher vers le sud, la crête du plateau s'élève un peu, mais pour s'abaisser bientôt, et, après deux cents pas environ, on se trouve sur une éminence plus élevée que celle qui porte le tumulus. De ce côté, le rocher vers le fleuve est encore plus coupé à pic et forme presque partout un vrai précipice. Le plateau, assez grand, paraît encore, plus que celui que nous avons visité le premier, avoir été nivelé par la présence en ce lieu d'une population quelconque. On y trouve, en différents endroits, des traces de constructions assez confuses, mais qui ne permettent pas le doute; entre autres plusieurs de ces enfoncements circulaires qui indiquent le plus souvent l'emplacement d'une tour. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, ce sont les restes d'un mur de fortification qui suit le bord du précipice, à l'est, au-dessus du Scamandre. On le retrouve en plusieurs points, avec deux, trois et jusqu'à

quatre assises conservées. Ce mur n'a pas de style ; l'appareil en est irrégulier ; les pierres assemblées sans ciment sont petites, elles ont en moyenne 0 m 40 de long sur 0 m 15 de haut. Il se pourrait que ce mur fût relativement moderne ; pourtant ce qu'il y a d'incertain dans son appareil me le ferait plutôt croire très-ancien : tous les murs primitifs ne sont pas bâtis en blocs cyclopéens ; ceux-ci, par leur apparence, me rappellent assez les murs de Lykosura, en Arcadie, qu'on s'accorde à regarder comme remontant à une très-haute antiquité.



Dans le système de *Lechevalier*, la hauteur où l'on remarque les deux tumulus serait l'emplacemcnt de la ville même de Troie. Celle où l'on trouve ces murs, qu'il n'avait pourtant point aperçus, serait la citadelle de Troie, Pergame. S'il y a des difficultés dans ce système, il faut avouer qu'il est plus satisfaisant sous d'autres rapports. Les épithètes qu'Homère donne souvent à la ville de Troie αἰπεινὴ, ἡνεμόεσσα (Il., IX, 419, 686 ; III, 305), s'appliquent bien mieux à cette haute colline qu'aux plateaux bas et confus qui s'étendent derrière Ilium novum. Ainsi, du moins, Troie a ce qui ne manquait à aucune ville primitive, une acropole, et l'on comprend qu'Homère fasse monter les Troyennes à Pergame. Enfin, la position forte du Bali-Dagh, cou-

vert au S. et à l'E. par la gorge étroite du Menderé, défendu par ses escarpements, convient, bien mieux que toutes les autres positions indiquées, à une cité des temps héroïques.

D'ailleurs, cette position a des avantages tout particuliers qui avaient dû attirer sur elle l'attention des chefs de la race troyenne quand ils quittèrent, comme le raconte Homère, le pied de la montagne, les pentes du Gargare, pour aller s'établir dans une région plus basse.

Κτίσσε δὲ Δαρδανίην· ἔπει οὔπω Ἴλιος ἱρὴ
Ἐν πεδίῳ πεπόλιστο, πόλις μερόπων ἀνθρώπων,
Ἀλλ' ἔθ' ὑπωρείας ᾤκεον πολυπίδακος Ἴδης.

Tout en dominant la plaine riche et féconde qui s'étend jusqu'à la mer, elle rend ceux qui l'occupent maîtres du seul passage par lequel on puisse communiquer de la plaine de Troie à celle de Méandria ; elle est comme la clef de tout le bassin du Menderé. La force de cette position unique dans toute cette région devait, je crois, contribuer à donner aux fils de Tros, maîtres de Troie, cette supériorité sur les autres princes de la race d'Assaracos qu'on leur voit reconnue dans l'Iliade.

Enfin une raison qui a bien sa valeur, quoiqu'il ne faille pas en exagérer l'importance, c'est l'incontestable présence sur les deux sommets du Bali-Dagh de traces diverses qui toutes attestent que ces lieux ont été habités et fortifiés, qu'ils ont reçu des sépultures humaines. Ce que ces traces ont de très-effacé convient bien à une ville très-antique et détruite de fond en comble par les violences de la guerre. Comme la charrue n'a point passé sur ces hauteurs, comme elles sont restées incultes et désertes, ces ruines depuis bien des siècles n'ont pas dû sensiblement changer d'aspect. Sans doute, il serait possible que ce fussent les ruines de quelque établissement postérieur dont l'histoire n'aurait pas fait mention ; mais pourquoi ne seraient-ce pas les derniers débris de la Troie de Priam ?

Un des arguments qu'on fait sonner le plus haut contre

la position de Troie à Bounarbachi, le trop grand éloignement de la mer, me semble sans valeur. Si Troie eût été sur le Bali-Dagh, voyez, dit-on, quelle distance invraisemblable cela ferait parcourir aux deux armées dans certaines journées où le poëte les montre allant jusqu'à trois et quatre fois dans le flux et le reflux du combat, du camp à la ville et de la ville au camp. Ce serait quinze ou seize lieues faites en combattant dans une journée. Il faut remarquer d'abord que la mer, selon toute apparence, a beaucoup reculé, vers l'embouchure du Menderé, depuis l'époque du siége de Troie, et que le Bali-Dagh, qui s'en trouve maintenant à 16,000 mètres, n'en était probablement alors qu'à 12,000 environ, et peut-être encore à moins. Puis, si tant est qu'il faille voir dans l'Iliade un fond de réalité historique, croit-on qu'Homère raconte les faits comme ils se sont passés? Que, dans une de ces journées, il ne réunisse pas plusieurs batailles qui n'ont peut-être eu lieu qu'à plusieurs jours de distance? Enfin qu'il tienne un compte exact des distances comme un chef d'état-major ordonnant les mouvements des troupes pour un jour de combat, ou comme un historien militaire exposant et racontant les opérations? Ces guerriers ne sont pas des hommes comme nous, le poëte nous en avertit sans cesse; eux qui lancent facilement au loin des rochers que dix hommes de nos jours ne sauraient soulever, nous voulons juger de leurs jambes par les nôtres et par le chemin que nos soldats peuvent faire en une journée.

Une fois descendus du Bali-Dagh, ce que nous ne pouvons faire qu'au moyen d'un grand circuit, nous marchons pendant environ deux heures et demie dans une vallée très-étroite, une vraie gorge dont les pentes, souvent très-roides, sont couvertes de chênes d'assez petite dimension. Au fond de la vallée coule le Menderé entre des saules et des platanes. Il n'a qu'un mince filet d'eau tiède. La route, traversant à chaque instant de jolis massifs de chênes, est assez agréable.

Une demi-heure avant d'arriver à *Ineh* le défilé s'élargit

tout à coup et l'on se trouve dans une plaine riche et bien cultivée, celle que les anciens appelaient Samonion, et dont Méandria était la capitale. On fait la moisson, la route est pleine d'*arabas* qui crient sous les gerbes.

On s'accorde en général à voir dans *Ineh* l'ancienne Méandria. On arrive à ce résultat et d'après les médailles trouvées en cet endroit et d'après ce que nous dit Strabon de la position de cette ville. C'est maintenant une petite ville turque assez riche ; elle a mille maisons environ dont près de deux cents arméniennes, une quarantaine seulement de grecques, tout le reste turc. Elle est entourée de beaux bois de cyprès qui forment les cimetières musulmans.

29 juillet 1856.

Départ d'Ineh de grand matin. Bientôt après, à la hauteur de *Buyuk-Bounarbachi* la plaine se change en un pays ondulé, coupé de petites vallées peu profondes, dominé par des tertres arrondis que couronnent de gracieux bouquets de pins bien poussés et bien venus. D'ailleurs la culture, jusque tout près de *Beïramitch*, cesse presque complétement, et l'on chemine à travers des sortes de landes où poussent beaucoup de poiriers sauvages et de ces chênes à verdure tendre (*quercus ægilops*) qui donnent la valonnée. Cet arbre, très-commun dans les îles de l'Archipel et en Anatolie, est d'une couleur agréable et fait très-bon effet, mais il ne vaut pas les chênes de nos forêts ; il n'en a pas l'originalité et la puissance, il n'a pas ces aspects imprévus, cette variété, ces branches hardiment jetées de côté et d'autre, ici courbées vers la terre, là fièrement relevées ; presque toujours arrondi en boule, il est un peu monotone.

Beïramitch, bâti dans la vallée du Menderé, à l'endroit où cesse la plaine, et où le fleuve débouche de la montagne, est une petite ville turque d'environ huit cents maisons ; il y en a à peu près sept cents turques, une centaine d'arméniennes, une quarantaine de grecques. Ici, comme à Ineh, les chrétiens sont pauvres, étrangers pour la plupart au

pays; ils n'y possèdent pas de terres, mais y exercent différents métiers et font un peu de commerce.

Après Beïramitch nous entrons dans la montagne en suivant la vallée du Menderé ; nous arrivons au pied même de l'Ida proprement dit, en tournant plus de trois heures entre des côtes de forme douce et arrondie, mais toutes boisées. Les chênes sont assez petits et forment plutôt des taillis ; mais les pins sont plus beaux que nulle part ailleurs; de temps en temps quelques champs de millet mêlent à tout cela leur verdure brillante. Plusieurs fois on traverse la petite rivière qui n'est pas profonde, mais qui ici remplit son lit et coule entre des platanes et des aulnes.

Vu de près, l'Ida est une très-belle montagne, tout entourée de contre-forts qui semblent l'éloigner et la grandir. Il se présente à nous comme une masse énorme largement déployée ; sa crête, tout en s'élevant d'un mouvement continu jusqu'au Gargare, a pourtant des courbes très-diverses, beaucoup d'accidents et de variétés ; ses flancs sont coupés de vallées profondes et couverts de bois, mais de place en place, pour relever la verdure et la mieux faire ressortir, les pentes roides et nues, les rochers coupés à pic mêlent à ce manteau de forêts leur couleur plus claire.

La vue est admirable surtout quand on descend au petit hameau d'*Avdgiler-Keui* (village des Chasseurs). Il y a là une quarantaine de maisons à toit plat bâties en terre, parmi de grands arbres au bord du fleuve; par derrière c'est l'étroite vallée où descend le Scamandre entre des bois épais, et tout au fond, comme une immense muraille, le flanc de l'Ida dans sa plus grande hauteur.

Nous couchons là sous de beaux platanes dans un moulin, au-dessus même du Menderé, et nous nous endormons bercés par le clapotement de ses eaux.

L'Ida, que dans cette journée nous avons pu, en partant de la plaine, embrasser dans presque tout son développement, forme une chaîne d'environ vingt-cinq lieues qui court à peu près dans la direction de l'est à l'ouest, tout entier boisé, encore couvert, comme dans l'antiquité,

de pins et de chênes (1). Le Gargare (Kaz-Dagh) (2), qui en forme le centre et le point culminant, se continue à l'ouest par le Killaion (Dikeli), à l'est par le Placos (Atkajasi). La hauteur n'en a jamais, que je sache, été déterminée au moyen d'observations barométriques; mais, d'après les appréciations des voyageurs les plus exacts, d'après le temps pendant lequel le sommet de la montagne reste dépouillé de neige, cette hauteur doit être d'environ 2,000 mètres, peut-être 2,200 ou 2,300 (3).

30 juillet 1856.

Départ de grand matin; nous avons, pour nous conduire et nous défendre contre les Zebeks le même Turc qui nous a amenés de Beïramitch la veille; il monte un de nos chevaux et n'a toujours pas d'autre arme que son chibouk. Hassan est aussi sur sa bête ; Léon et moi, de peur des sentiers trop roides et des brusques contacts avec nos bâts, nous avons pris la résolution d'aller à pied ; nous le regrettons vivement dans la journée, en voyant combien la pente est douce, mais aussi combien elle est longue.

Nous gravissons pendant deux heures environ à travers des bois sans fin de pins Laricio ; on a à chaque instant de belles vues sur d'immenses ravins boisés, des sortes d'abîmes de verdure où montent lentement quelques fumées de bûcherons. Plus loin, on découvre les plateaux larges et tout couverts de forêts qui vont vers la mer de Marmara. Tout d'un coup on descend dans un vallon où l'on trouve des sources et de beaux platanes; on le remonte pendant un quart d'heure, en marchant vers le Gargare

(1) ... Ὑπὸ Πλάκῳ ὑλήεσσῃ (*Il.*, VI, 396-425).

(2) . . . . . Γάργαρον ἄκρον
Ἴδης ὑψηλῆς. . . (*Il.*, XIV, 42.)
. . . Ἀκροτάτη κορύφη. . . (*Il.*, XIV, 157).

(3) On a reconnu que la limite des neiges éternelles, sous le 40e degré de latitude nord, est 3000 mètres. Le Gargare reste pendant deux ou trois mois de l'année sans neige.

dont on a la tête même juste en face de soi, et l'on arrive au pied d'une énorme paroi droite comme un mur, encadrée dans des masses de pins, de platanes et de chênes. Vers le pied du roc, mais pourtant à une hauteur encore assez grande, le Menderé sort d'une caverne percée dans la montagne et tombe en formant une gracieuse cascatelle parmi d'humides feuillages.

On peut, quoique avec assez de peine, arriver à l'entrée de la galerie et y pénétrer en marchant dans l'eau merveilleusement claire et froide, presque comme celle qui sort en Suisse du pied des glaciers. Creusée par les eaux dans le marbre blanc, la galerie est étroite et tortueuse ; la largeur moyenne est de deux mètres, la hauteur de quatre à cinq mètres ; on peut y faire environ deux cents pas, puis la voûte s'abaisse et touche l'eau. Les jambes se font à la température du milieu où elles sont plongées, et c'est alors un plaisir d'aller en avant dans cette jolie grotte à la lueur des torches qui se réfléchissent dans l'eau : on se croirait dans ce berceau souterrain des fleuves où Cyrène conduit Aristée :

> Ibat, et, ingenti motu stupefactus aquarum,
> Omnia sub magna labentia flumina terra
> Spectabat diversa locis.....

Au sortir de la grotte nous déjeunons enfin, puis nous reprenons le chemin d'Avdgiler ; le soleil a monté, il fait bien chaud quand vers midi nous sortons des bois. Nous arrivons exténués de fatigue.

Après un long repos et une vaste jatte de *iaourti* qui nous semble délicieux, nous remontons sur nos bâts et nous partons pour Beïramitch. Un de nos gens a été en avant pour prévenir le tchorbadgi Ianni, chez qui nous avions déjeuné la veille, de nous préparer à souper et à coucher. Ce Grec est l'homme de confiance du mudir; il vient de l'accompagner aux Dardanelles pour régler une affaire avec le pacha; il est chargé de lever la dîme pour le compte du gouvernement sur toutes les maisons du bourg, grecques ou turques. C'est d'ailleurs le seul raïa du pays qui possède des terres.

Partout, en Troade, les Grecs peu nombreux n'ont pu mettre encore la main sur la terre ; ils exercent différents métiers, et une bonne partie d'entre eux sont étrangers, venus des environs de Janina. On rencontre dans tout l'Orient de ces industrieux Grecs d'Épire, artisans, maîtres d'école, médecins, papas.

Les femmes portent ici un assez joli costume : le pantalon comme dans certaines parties de Mételin, mais tombant jusqu'à la cheville; par-dessus la chemise, qui s'ouvre sur la poitrine entre les deux seins, un petit justaucorps de couleur, serré à la taille, un collier d'or autour du cou, sur la tête une sorte de large diadème formé de plusieurs rangs de pièces d'or imbriquées, et, par dessus, mêlé aux cheveux, un foulard jaune. Plusieurs sont très-jolies, entre autres une fille de notre hôte, qui, déjà mère de deux ou trois enfants qu'elle a nourris, a pourtant encore une poitrine de statue.

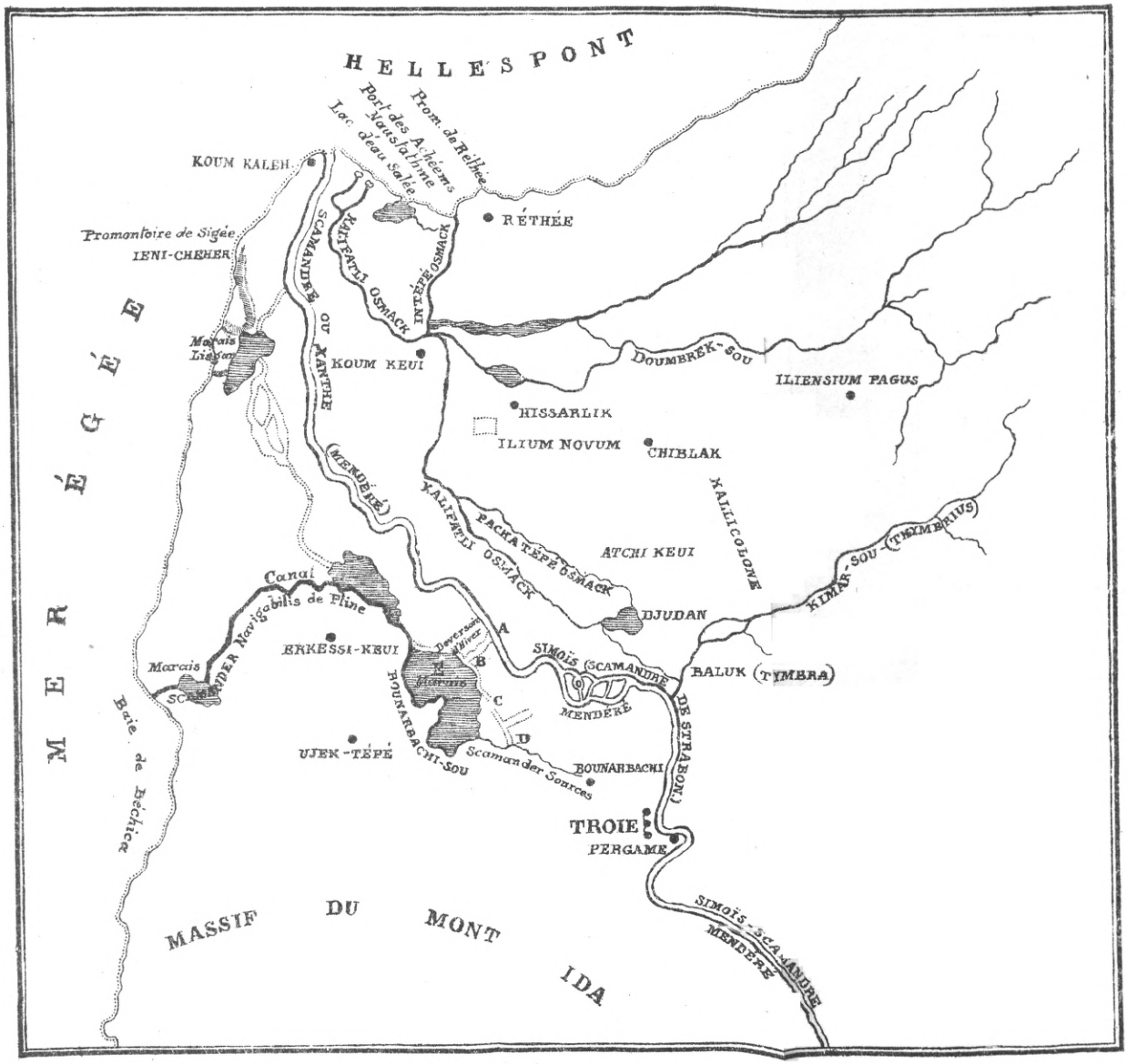
Quant au codja-bachi et à son futur héritier, un garçon de dix-sept ans assez laid et qui sait quelques mots de français, ils portent la robe bordée de fourrures qu'on retrouve partout sur les épaules des primats grecs.

31 juillet 1856.

Douze heures de cheval de Beïramitch à Tchanakalessi. Le chemin est très-monotone : on traverse toute la Dardanie, l'ancien royaume d'Énée. Ce sont de vastes plateaux coupés de vallées peu profondes et qui manquent presque toutes d'eau ; c'est une immense forêt de pins moins grands et moins beaux que ceux de l'Ida. A deux heures de Beïramitch, avant de s'engager dans la forêt, on rencontre un hameau turc, puis on est environ huit heures à tourner parmi les pins, sans voir une maison. On ne retrouve de village qu'en descendant dans la plaine, à deux heures des Dardanelles.

LES COURS D'EAU DE LA PLAINE DE TROIE.

d'après la carte de SPRATT et FORCHHAMMER.



AB, CD, Rigoles aboutissant du MENDÉRÉ et du BOUNARBACHI-SOU au grand marais E, et paraissant indiquer l'ancien lit du SCAMANDRE, lorsqu'il se réunissait au SIMOÏS.